

NOV 1891

FIGARO ILLUSTRÉ



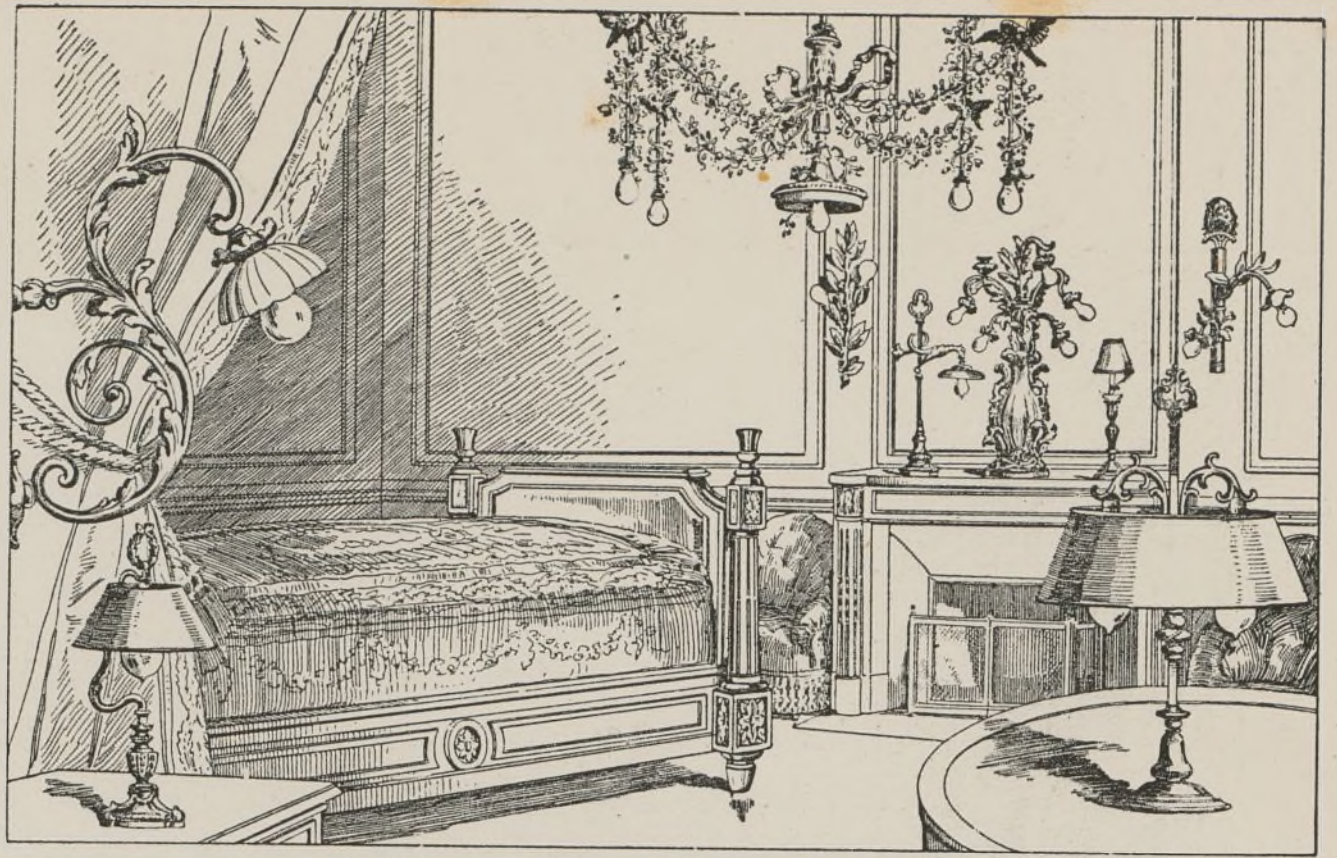
Ayuntamiento de Madrid

ÉDITEURS : LE FIGARO 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C^{ie}, 9, rue Chaptal, Paris.

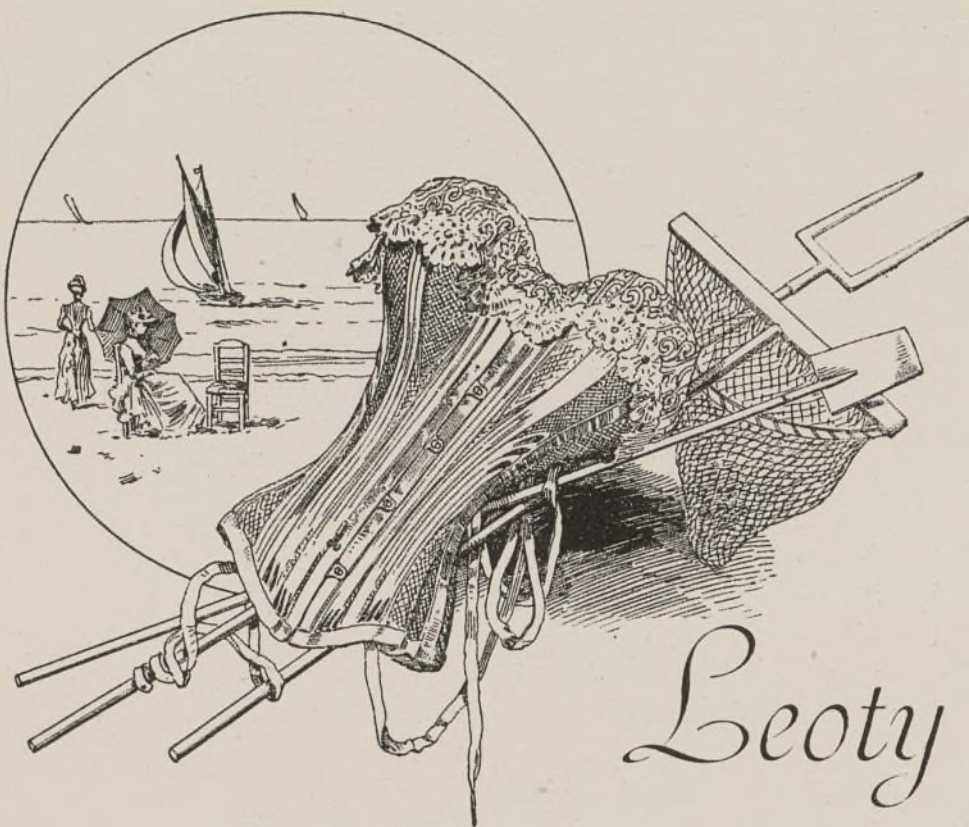
PRIV. 2



Cabinet de toilette pour un enfant de 3 à 10 ans.
Lotion, Eau de Cologne, Eau dentifrice, brosses, démêtoirs, lisssoirs et rubans
Sortant de chez LENTHÉRIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris.



Éclairage électrique pour Chambre à coucher
MAISON H. BEAU & M. BERTRAND-TAILLET, 226, rue Saint-Denis.

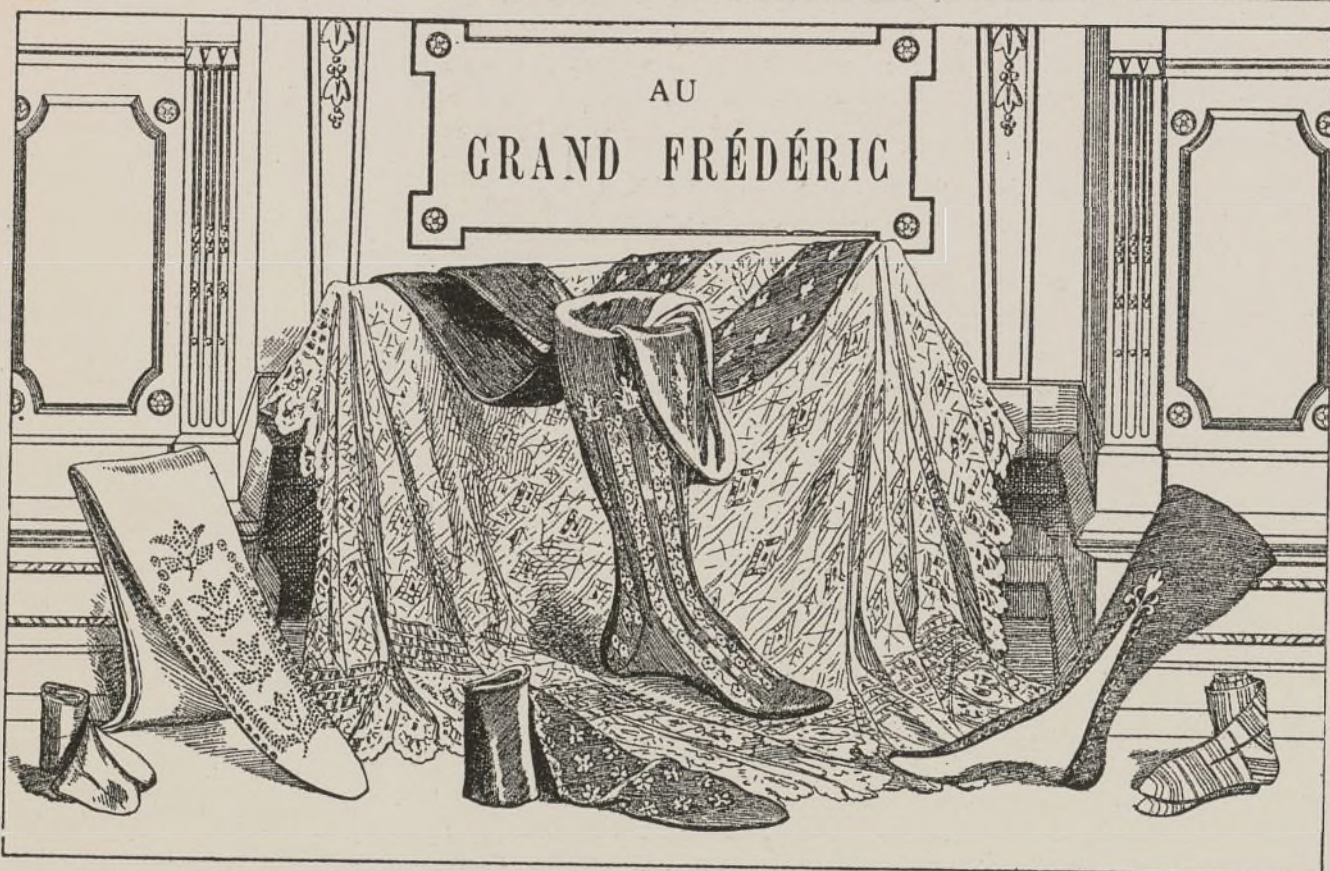


Leoty

Pihan



4, Faubourg Saint-Honoré.



MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.

La plus Grande Manufacture de Voitures
DE LUXE, DEMI-LUXE & DE COMMERCE
La Carrosserie Industrielle

ANC^{NE} MAISON AD. SAMUEL

228
Faub^g St-Martin
PARIS
USINES MODÈLES
78
Rue Claude Decaen
REUILLY-PARIS
ET
10, Rue de l'Abreuvoir
COURBEVOIE Seine

EXPOSITION INT^{LE} DIPLOME D'HONNEUR PARIS 1890

Exposition Internationale, 1890. — DIPLOME D'HONNEUR

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement de THÉS NOIRS
La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



La seule véritable Eau de Botot, 17, rue de la Paix.

FIGARO ILLUSTRÉ

Août 1891



LE MONUMENT DE VICTOR HUGO
PAR AUGUSTE RODIN

(Maquette en plâtre).

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Les Voilà! par PAUL GROLLERON.

La Fête de Papa, par VICTOR GILBERT.

Le Monument de Victor Hugo, par P. F.; reproduction directe de la maquette en plâtre du projet de AUGUSTE RODIN.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

La Mode, par C. DE CHANCENAY; illustrations de L. VALLET.

La Mêlée. — Le Tout au Blanc, jeux nouveaux, par GEORGES LAUN.

Louis XIV en gondole, par CHARLES YRIARTE; illustrations en couleurs de MAURICE LELOIR.

Marine, par ANDRÉ LEMOYNE; illustrations en couleurs de THÉODORE WEBER.

Les Profondeurs de Kyamo, par J.-H. ROSNY; illustrations en couleurs de EDWIN LORD WEEKS.

Dans le Brouillard, par JANE MAIRET; illustrations de EDELFEIT.

Permission de Vingt-quatre heures, par JULES MOINEAUX; illustrations de STEINLEN.

COUVERTURE : *Dans la Montagne,* par GUSTAVE JACQUET.

Le Mois Parisien

Pruderies britanniques. — Tableaux et réalités. — Le général Boulanger. — Petites misères et grande douleur. — Le mouvement mondain. — Paris au chalet des Iles. — Les grands mariages. — La croix de M. Camille Doucet. — La conquête de l'air et des flots.

C'est une belle chose que la pudeur, mais il faut avouer que nos voisins les Anglais ont parfois une façon bizarre de manifester celle qu'ils se vantent d'avoir. Tandis que les réalités les plus fâcheuses s'étalent à Londres à peu près impunément, on intente un procès à un certain nombre de peintres français dont les tableaux, reproduits par la photographie, ont paru indécentes à un petit groupe de rigoristes d'outre-Manche. Quand nous aurons constaté que ces peintres sont MM. Gérôme, Bouguereau, Cabanel, Maignan, Dantan et une cinquantaine d'autres non moins respectueux de leur art et de leur dignité, on comprendra que la pudeur se montrant sous cet aspect n'est que la prudence d'Arsinoé, dont Molière a dit :

Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
Mais elle a de l'amour pour les réalités.

Comme il est injuste de rendre tout un peuple responsable, ainsi qu'on le fait trop volontiers dans les journaux, des maladresses et des hypocrisies de quelques fanatiques, hâtons-nous de dire que l'initiative de ces ridicules poursuites est due à un certain comité de vigilance qui s'est donné pour mission de dénoncer à la police les images qui leur semblent manquer de *cant* et de *respectability*. Le président de ce comité, un snob burlesque, qui s'appelle Cont, a juré sur la Bible, devant le Police-Court, que M. Lozé lui avait affirmé que les photographies en question seraient également saisies en France. Or, il est à peine besoin de dire que notre préfet de police qui a, en effet, reçu M. Cont, ne lui a rien dit de semblable. La police française s'est bornée à empêcher l'exhibition dans les vitrines des papetiers ou maroquiniers, de photographies dont le coloriage brutal dénaturait d'une façon fâcheuse le caractère de certaines reproductions de tableaux. Il est d'ailleurs fort difficile de dire, dans la reproduction du nu, où commence la pornographie et en quoi elle consiste. Certains gens, à l'imagination ombrageuse, voient des images obscènes dans les plus chastes productions de l'art. Nous avons eu en France, dans nos assemblées, quelques échantillons de ces gens-là. Un député à l'Assemblée nationale demandait que l'on mit des pantalons aux statues de nos jardins et de nos squares. Précédemment, un iconoclaste resté inconnu lançait le contenu d'un encrier contre le groupe de *la Danse* qui orne le péristyle de l'Opéra. D'autres se voilent la face en parcourant le musée du Louvre et feraient volontiers badigeonner les Rubens, les Titien et les Giorgione. Cette excitabilité particulière semble dénoter chez ceux qui s'y abandonnent une médiocre possession d'eux-mêmes, et une foi bien chancelante dans leur force de résistance aux séductions de leur imagination vagabonde. Quand l'esprit est si prompt à s'émouvoir, c'est que, selon le mot de l'Écriture, la chair est bien faible.

Le général Boulanger, dont on parlait peu depuis quelques mois, est redevenu « sujet de chronique ». Un farceur lui a joué le mauvais tour de lui attribuer un volume de *Réflexions et pensées* qui semblaient extraites du *Tintamarre*, mais dont quelques-unes, cependant, étaient empruntées à la correspondance privée du « brav' général ». D'autre part, il a été question, en police correctionnelle, d'un paquet de lettres amoureuses dues à la plume facile du même *galantuomo*, et

dérobées à une ancienne amie du général par une femme d'affaires qui paraissait vouloir donner à ces poulets une publicité productive. Ce sont là de petits malheurs. Evidemment, Boulanger a beaucoup trop écrit pour avoir eu le temps de peser les termes de ses lettres. Il en résulte qu'il est peu désireux de voir publier ses œuvres complètes, où ses impressions d'un moment se montrent sans vêtements et sans gaze et où ses jugements sur les hommes et sur les choses portent la trace d'une précipitation regrettable.

Au milieu de ces petites misères, le général a éprouvé une grande douleur par suite de la mort de madame de Bonnemain, qui était pour lui, depuis près de quatre ans, une compagne dévouée, très douce, et d'une grande distinction d'esprit. On a discuté la question de savoir si cette liaison n'avait pas contribué à arrêter le général dans la lutte audacieuse qu'il avait entreprise, et si ce n'est pas à l'influence de madame de Bonnemain qu'est due cette fuite en Belgique qui a été, pour les boulangistes, une si grande déception. Il est difficile d'être fixé sur ce point.

Madame de Bonnemain était l'épouse divorcée d'un ancien militaire, le vicomte Pierre de Bonnemain. Elle est morte phthisique, à trente-cinq ans, et elle laisse à sa famille une fortune considérable dont elle avait hérité de madame Thiphaine-Desauneaux, sa tante.

Par suite du bouleversement des saisons, on part tard pour la campagne ou pour la mer et il en résulte que Paris garde longtemps les éléments de ses fêtes mondaines. Celles qu'a données Madame Madeleine Lemaire ont été des plus suivies et l'on conservera longtemps le souvenir d'une amusante et charmante matinée dansante que la gracieuse grande artiste avait organisée au Chalet des Iles, au Bois de Boulogne. Il y avait là le vrai Tout-Paris, non seulement celui de l'aristocratie, mais celui de l'art. On y rencontrait lord Lytton et Mademoiselle Brandès, la duchesse d'Uzès et Madame Sanderson, des diplomates et des comédiennes, de grands noms et de grands talents. On s'est amusé de l'arrivée d'une trentaine de peintres déguisés en touristes anglais, avec des casques blancs, des voiles bleus ou verts et des lorgnettes en bandoulières. Cette invasion, qui avait d'abord un peu inquiété, a fini gaiement par des sauteries.

Les mariages n'ont pas chômé et « les nuptiaux », ceux qui sont de toutes ces cérémonies, ont eu d'innombrables occasions d'offrir « leurs vœux » ou même leurs présents. L'union de Mademoiselle de Rohan-Chabot et du comte Louis de Talleyrand-Périgord, qui a eu lieu à Saint-François-Xavier, a été un événement considérable. D'innombrables présents ont comblé la corbeille et l'on a beaucoup admiré ceux du duc de Chartres, du prince Henri d'Orléans, de l'Impératrice Eugénie, du duc de Rohan, du duc de Sagan, de la princesse de Léon, du baron Adolphe de Rothschild, etc.

Signalons encore les mariages du prince Ferdinand de Faucigny-Lucinge avec Mademoiselle Cahen d'Anvers, de M. Urbain Chevreau avec Mademoiselle Madeleine de Cholet, du comte Picquet de Magny avec Mademoiselle Lambrecht et de M. Maurice Barrès, notre sympathique collaborateur, avec Mademoiselle Paule Couche.

Parmi les décorations données à l'occasion du 14 juillet, il en est une qui a été accueillie avec la plus vive sympathie : c'est la croix de grand officier attribuée à M. Camille Doucet. Depuis quinze ans secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Camille Doucet est, depuis le

même temps, président de la Commission des auteurs et compositeurs dramatiques. Il y a vingt cinq ans qu'il est commandeur de la Légion d'honneur. La nouvelle distinction qui vient de lui être conférée lui a valu un monceau de lettres de félicitations et la sympathie dont il est entouré, en un moment où il est souffrant et éloigné de Paris, constitue une médication morale dont les effets sont, en général, excellents.

Il est à remarquer qu'une certaine presse nous a épargné, cette année, les déclamations auxquelles elle se livre d'habitude contre la Légion d'honneur. On commence à comprendre que, même en démocratie, et surtout en démocratie, il faut bien avoir une façon de récompenser tout ce qui ne se paie pas en argent, le mérite sous toutes ses formes. Et puis, ce petit bout de ruban rouge fait tant de plaisir à ceux qui l'obtiennent et coûte si peu à ceux qui le donnent!



Un savant nous annonce qu'il a construit un système de plans inclinés disposés de telle sorte qu'ils peuvent se soutenir dans l'air, y glisser doucement et y être dirigés. Cette nouvelle, qui nous arrive par la grave entremise de l'Académie des sciences, réjouira Robida et tous les amants du bleu. Il serait fort agréable, en cette saison, de se rendre à Trouville *par air* et de respirer l'oxygène des hautes régions au lieu d'avalier, en wagon, de la fumée et des escarbilles. Prochainement, il n'y aura pas que les serins, les grues et les pintades qui seront oiseaux et la science aura réalisé le vœu de Banville s'écriant :

Plus haut ! Plus loin ! De l'air ! Du bleu !
Des ailes ! Des ailes ! Des ailes !

En attendant, un autre progrès rêvé par Jules Verne est réalisé. La navigation sous-marine est un fait accompli. Les expériences officielles faites à l'aide du bateau sous-marin *le Goubet*, ont parfaitement réussi à Cherbourg. Espérons que cette découverte ne sera pas, comme beaucoup d'autres, uniquement utilisée pour favoriser les massacres de la guerre.

LA GRAND'VILLE

La Mode

Malgré les efforts, les prédictions et même les tentatives infructueuses de quelques couturières qui trouvent que les robes actuelles n'emploient pas assez d'étoffe, la jupe collante est de plus en plus à l'ordre du jour. On a eu beau objecter que, pour la campagne et la plage elle gênerait la liberté des mouvements, cet argument n'a touché personne, et le « fourreau » persiste.



Je ne m'en plains pas, et toutes les femmes bien faites sont comme moi. Il n'y a que celles que la nature a affligées de quelque défaut physique qui gémissent et soupirent après le retour de la bienheureuse et obligeante crinoline, sous laquelle tout pouvait se dissimuler.

Donc, pour la campagne, pour la mer, pour les stations d'été, comme Aix ou Vichy, toujours la robe collante.

Elle peut se faire de plusieurs façons. D'abord, comme je l'ai dit dans ma précédente causerie, en forme de « parapluie » en lés biaisés de chaque côté, réunis les uns aux autres par des entre-deux de jours très étroits. Jours aussi dans le milieu du devant. C'est d'un effet très gracieux.

Puis vient la jupe « à pointes » : une ancienne forme remise au goût du jour. Elle se fait avec cinq lés biaisés ; celui du devant biaisé de chaque côté avec une pointe à droite, une pointe à gauche, et les deux autres lés suivants réunis dans le milieu, derrière, par une couture en biais.

Enfin on peut, si l'étoffe a la largeur voulue, ne mettre qu'un lé devant, droit, et deux lés droits également, un de chaque côté, réunis derrière avec le biais nécessaire. Si l'étoffe est étroite, on réunira le nombre de lés voulu, mais en ne biaisant toujours qu'une seule fois, et toujours derrière.

J'ai vu ainsi un ravissant costume en lainage blanc, pekiné de filets bleus de deux tons, avec garniture de crêpe de Chine bleu clair et guipure blanche. Fond de jupe en soie blanche, bordée de guipure. Avec cela la jaquette, toujours en vogue, faite en même lainage que la robe, mais soutenue par une doublure de soie. Elle s'ouvre sur une chemise de crêpe bleu clair, froncé dans l'encolure. Manche à coude, boutonnée, avec parements guipure.

Voici maintenant une toilette de plage très pratique et très coquette. Elle est en mousseline de laine fond gros bleu à impressions roses. Jupe fourreau encadrée de côté par un dépassant de soie bleue fixé par des boutons. Biais de soie dans le bas, corsage court, manches plates épaulées du haut.

Autre toilette de plage en lainage gris. Jupe plate plissée derrière, recouverte par une tunique formant tablier, découpée en dents ornées de boutons. Corsage jaquette découpé à dents, orné de boutons sur les côtés et ouvert sur une chemisette de soie plissée, retenue par un col droit et une ceinture de passementerie. Manches plates très épaulées. Avec cette toilette, on porte le petit chapeau canotier en paille, garni de rubans posés en hautes coques derrière.

Toilette de villes d'eaux. Robe de voile gris, mais, beige ou vert Nil, selon les goûts, garnie de velours assortis et de broderies en soie de même nuance que la robe, et jais noir. Corsage à basques rapportées, drapées en arrière et formant deux larges pans qui se nouent dans le dos. Le corsage ouvert devant sur une chemise en tulle assorti à la robe avec broderies et jabot de tulle sur le milieu. Col montant en voile, bande de velours et broderies ornant les devants ouverts et les basques.

Deux costumes de campagne. Le premier, en petit drap gris. Jupe plate devant, plissée à plis couchés derrière. Haute broderie devant, dans le bas, plus petite derrière sur les plis. Corsage plastron orné de boutons. Revers de soie pékin même nuance, petit plastron bordé de soie noire. Manches épaulées à jockey, crêtes à parements brodés.

Le second, en flanelle de teinte forcée, imprimée de fleurs de la même couleur, mais plus claire. Jupe plate devant, plissée derrière, garnie dans le bas d'une large bande imprimée. Corsage drapé en bretelle, ouvert en pointe sur un plastron à col droit en flanelle imprimée, grandes basques rapportées, manches plates coupées en dessus par un crevé.

Je recommande à mes lectrices les deux costumes spécialement dessinés par Vallet pour le *Figaro Illustré*.

Pour les chapeaux, la mode a toujours la même fantaisie. On les fait grands, moyens et tout petits. Les chapeaux à petits bords servent pour les promenades du matin, les excursions à pied ou en bateau. Les grands chapeaux sont pour les visites à la campagne et les promenades du soir. On a presque complètement abandonné, pour les grands chapeaux, les fleurs dont on les couvrait au commencement de la saison. On les remplace par des rubans, de la gaze de soie, de la dentelle blanche et surtout des plumes. Rien n'est joli et distingué comme le grand chapeau de paille d'Italie avec une très belle plume d'autruche bien frisée émergeant d'un gros nœud de ruban crème ou mais.

Sur le chapeau de grandeur moyenne, un nœud de ruban et des ailes qui sont plus que jamais en vogue.

Une nouveauté très distinguée, c'est le chapeau de paille noire sur la robe claire. J'en ai vu un très joli en paille de riz noire avec double torsade en crépon vert d'eau et mais ; en arrière et en avant, ailes de même ton avec nœud de tulle.

A l'encontre des grands chapeaux, la capote se fait toute en fleurs. Elle est de plus en plus petite et ne se compose, pour ainsi dire, que d'une couronne, avec guirlandes faisant rejoindre les deux branches.

La lingerie de couleur est tout à fait de saison. Elle est d'une coquetterie charmante. La chemise, forme Empire, est celle qui a, en ce moment, le plus de succès. Elle est, du reste, très seyante et fait valoir admirablement la poitrine. Le pantalon se fait large, sans bracelets. Comme bas, c'est toujours le noir qui domine. C'est du reste une question de distinction, car le bas noir à bon marché est impossible. Il déteint sur la peau et se ternit. Il faut donc forcément le prendre de très belle qualité. C'est une des rares choses où la camelote ne peut faire concurrence au beau.

CLAIRE DE CHANCENAY.

LE MONUMENT DE VICTOR HUGO

PAR A. RODIN

Nous donnons à notre première page le fac-simile d'une photographie de la maquette du monument de Victor Hugo tel que l'a conçu le grand statuaire Rodin. On connaît les difficultés contre lesquelles Rodin a dû lutter. Il avait fait un premier projet qui a été refusé par la commission. Il ne s'est pas rebuté, s'est remis au travail, et nous a donné un nouveau chef-d'œuvre plus conforme, paraît-il, aux exigences de l'emplacement.

Le Victor Hugo que nous montre Rodin est celui des *Misérables*. Le poète, la main sur son cœur, regarde avec commisération le groupe lamentable des damnés de l'existence, tandis que l'ange de la pitié l'inspire et lui dicte les pages émouvantes que lira l'avenir. Nous avons dit que le groupe que nous reproduisons n'est qu'une maquette. Il ne peut donc donner que l'idée du mouvement de ce groupe, mais il est admirable de fougue et palpitant de vie. L'œuvre de Rodin effarouche quelque peu les amateurs de sculpture paisible et correcte. Il en est qui ne la comprendront que plus tard. Il en est d'autres qui ne la comprendront jamais, et qu'elle exaspère. Elle appartient cependant



à la grande école de la pensée et elle porte le sceau du génie. Elle est troublante, elle émeut, elle a en elle tout ce que la réalité peut contenir de rêve. Elle est hors du goût passager, hors de la mode. Elle vit à travers les siècles, dans l'humanité.

P. F.

LA MÊLÉE

(NOUVEAU JEU DE CARTES ET DE COMBINAISON)

On se sert pour ce jeu d'un damier de trente-deux cases, qui n'est autre que le carré de trente-six cases auquel manquent les quatre sommets; on emploie aussi un jeu de piquet et le damier doit être assez grand pour que chaque case puisse renfermer une carte.

On joue deux à ce jeu. À l'un sont attribuées les seize cartes rouges, à l'autre les seize noires. Les joueurs doivent distribuer les cartes à tour de rôle.

Le donneur mêle, fait couper, et dispose, en les découvrant, les cartes sur le damier, une dans chaque case, en ayant soin de procéder avec régularité dans cette distribution.

Cela fait, chaque joueur jouera à son tour en déplaçant une de ses cartes. Ce déplacement doit se faire rectangulairement, d'une ou de plusieurs cases, de même que pour les tours au jeu d'échecs; et quand une carte ira prendre la case d'une autre de la couleur opposée, cette dernière sera considérée comme prise et devra disparaître du damier. Il faut cependant observer qu'une carte ne peut prendre que celles qui ne lui sont pas supérieures; en conséquence, le roi ne pourra prendre d'as, la dame de roi et d'as, le valet de dame, de roi et d'as, etc.

Le gagnant est celui qui parvient à prendre toutes les cartes de son adversaire.

Il va sans dire que la partie est nulle quand aucun des joueurs ne peut parvenir à réaliser cette condition.

On peut aussi jouer quatre à ce jeu, soit chacun pour soi, soit associés deux à deux; chacun a alors une couleur particulière; on applique les mêmes règles que précédemment pour la conduite du jeu.

LE TOUT AU BLANC

(NOUVEAU JEU DE DOMINOS)

Les joueurs sont au nombre de quatre, jouant chacun pour son compte. Avant de commencer la partie, ils achètent un certain nombre de jetons auxquels il est donné une valeur convenue.

Chaque coup s'exécute selon les règles suivantes:

Le gagnant du coup précédent mêle les dés de la façon habituelle, et chaque joueur prend sept dominos, le mêleur se servant le dernier. Chacun étale son jeu devant soi, de façon que les autres puissent en prendre connaissance, et les dés doivent rester ainsi visibles pendant toute la durée du coup.

Le joueur qui se trouve être possesseur du double as le pose au milieu de la table; son voisin de droite doit alors se débarrasser d'un as, de même le suivant et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'un joueur fasse l'annonce qu'il n'a pas d'as; ce dernier met alors un jeton au panier et ne se débarrasse d'aucun domino.

Le joueur suivant pose un deux, celui d'après de même, et cela se continue de la sorte jusqu'à ce qu'un joueur déclare ne pas avoir de deux; ce dernier met alors deux jetons au panier.

Il est procédé à l'égard des trois, quatre, cinq et six, de la manière dont il vient d'être dit pour l'as et le deux, les joueurs boudant à ces couleurs mettant au panier successivement trois, quatre, cinq et six jetons.

Les six couleurs de l'as au six ayant été ainsi appelées, on passe au blanc de la même façon et le joueur qui, le premier, peut se débarrasser d'un blanc, gagne le panier dont le total des jetons doit s'élever à vingt et un.

S'il arrive qu'un joueur s'est débarrassé de tous ses dés avant que le blanc ait été appelé, il gagne le coup et prend possession du contenu du panier.

GEORGES LAUN.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BAINS DE MER

1^{er} Billets d'aller et retour à prix réduits, valables du vendredi au lundi.

De Paris aux gares suivantes:

Dieppe (Criel, Puys, Pourville, Berneval): 1^{re} classe, 30 fr.; 2^e classe, 22 fr. — Le Tréport (Mers): 1^{re} classe, 33 fr. 29; 2^e classe, 23 fr. 60. — Cany (Veulettes, les Petites-Dalles). Saint-Valéry-en-Caux (Veules). Le Havre (Sainte-Adresse, Bruneval). Fécamp, Les Ifs (Yport, Etretat). Trouville-Deauville Villers-sur-Mer. Honfleur, Caen: 1^{re} classe, 33 fr.; 2^e classe, 24 fr. — Cabourg, (le Home-Varville). Dives, Beuzeval (Houlgate): 1^{re} classe, 37 fr.; 2^e classe, 27 fr. — Luc, Lion-sur-Mer, Langrune: prix pour le parcours total: 1^{re} classe, 37 fr.; 2^e classe, 27 fr. — Saint-Aubin, Bernières, Courseulles (Ver-sur-Mer): prix pour le parcours total: 1^{re} classe, 38 fr.; 2^e classe, 28 fr. — Bayeux (Arromanches, Assnelles), etc.: 1^{re} classe, 40 fr.; 2^e classe, 30 fr. — Isigny (Grandcamp, Sainte-Marie-du-Mont): 1^{re} classe, 44 fr.; 2^e classe, 33 fr. — Montebourg et Valognes (Saint-Vaast de la Hougue, Quinéville): 1^{re} classe, 50 fr.; 2^e classe, 38 fr. — Cherbourg: 1^{re} classe, 55 fr.; 2^e classe, 42 fr. — Coutances (Agon, Coutainville, Régnville): 1^{re} classe, 57 fr.; 2^e classe, 44 fr. — Granville (Saint-Pair, Donville): 1^{re} classe, 50 fr.; 2^e classe, 38 fr. — Saint-Malo-Saint-Servan (Paramé), Dinard (Saint-Enogat, Saint-Lunaire, Saint-Brice). Lamballe (Erquy, le Val-André, la Garde-de-Saint-Cast, Pléneuf, Saint-Jacut-de-la-Mer): 1^{re} classe, 66 fr.; 2^e classe, 50 fr. — Saint-Brieuc (Portrieux, Saint-Quay): 1^{re} classe, 68 fr.; 2^e classe, 51 fr. — Lannion (Perros-Guirec): 1^{re} classe, 79 fr.; 2^e classe, 59 fr. — Morlaix (Saint-Jean-du-Doigt): 1^{re} classe, 81 fr.; 2^e classe, 61 fr. — Saint-Paul-de-Léon et Roscoff (Ile-de-Batz): 1^{re} classe, 85 fr.; 2^e classe, 64 fr. — Brest: 1^{re} classe, 90 fr.; 2^e classe, 67 fr. 50. — Saint-Nazaire: 1^{re} classe, 66 fr.; 2^e classe, 50 fr.

Eaux thermales. — Bagnoles de l'Orne, par Briouze: 1^{re} classe, 45 fr.; 2^e classe, 34 fr. — Forges-les-Eaux (Seine-Inférieure): 1^{re} classe, 21 fr. 45; 2^e classe, 16 fr. 05.

Départ du Vendredi au Dimanche. — Toutefois, ces billets sont valables le Jeudi par les trains partant de Paris dès 6 h. 30 du soir. — Retour les Dimanches et Lundis seulement. — Les billets pour Saint-Malo, Dinard, Lamballe, Saint-Brieuc, Lannion, Morlaix, Saint-Paul-de-Léon, Roscoff, Brest et Saint-Nazaire sont valables, au retour, jusqu'au mardi inclus. — Les deux coupons d'un billet d'aller et retour ne sont valables qu'à la condition d'être utilisés par la même personne; en conséquence, la vente et l'achat des coupons de retour sont interdits.

2^o Billets collectifs dits « Billets de familles ».

Comportant 40 % de réduction

(Minima de perception par place: 61 fr. 60 en 1^{re} classe ou 46 fr. 20 en 2^e classe, aller et retour).

Ces billets sont délivrés aux familles comprenant quatre personnes au moins pour les Stations balnéaires distantes de plus de 250 kilomètres du point de départ. — Ils sont valables pendant 33 jours et peuvent être prolongés une ou deux fois de 30 jours, moyennant le paiement, pour chacune de ses périodes, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix du billet.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Voyage d'excursion aux plages de la Bretagne.

Jusqu'au 31 Octobre, il est délivré des billets de Voyage d'excursion aux Plages de Bretagne, à prix réduits, et comportant le parcours ci-après:

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

Durée: 30 jours.

Prix des billets (aller et retour): 1^{re} classe, 50 fr.; 2^e classe, 40 fr.

Avis. — Ces billets comportent la faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour. Le voyage peut être commencé à l'un quelconque des points du parcours.

La durée de validité peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes de dix jours, moyennant paiement, avant l'expiration de la durée primitive ou prolongée, d'un supplément de 10 0/0 du prix des billets.

Les voyageurs partant d'un point situé en dehors de l'itinéraire ci-dessus ont à leur disposition, soit les billets de bains de mer, réduits de 40 0/0, délivrés à toutes les gares du réseau, pour les plages de la Bretagne, dénommées au Tarif A n° 8 et situées à 250 kilomètres au moins du point de départ, soit, lorsque la gare de départ est éloignée de moins de 250 kilomètres, des billets de parcours supplémentaires, réduits de 25 0/0, permettant d'aller rejoindre l'itinéraire du billet d'excursion.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

VACANCES DE 1891 — TRAINS DE PLAISIR

Paris-Clermont.

1^{er} Train. — Aller: Départ de Paris, le 8 août à 11 h. 55 du soir. Arrivée à Clermont, le 9 août à 11 h. 15 du matin. — Retour: Départ de Clermont, le 16 août à 11 h. 10 du soir. Arrivée à Paris, le 17 août à 10 h. 10 du matin.

2^e Train. — Aller: Départ de Paris, le 5 septembre à 11 h. 55 du soir. Arrivée à Clermont, le 6 septembre à 11 h. 15 du matin. — Retour: Départ de Clermont, le 13 septembre à 11 h. 10 du soir. Arrivée à Paris, le 14 septembre à 10 h. 10 du matin.

Prix (aller et retour): 2^e classe, 30 fr.; 3^e classe, 21 fr.

Paris-Genève.

1^{er} Train. — Aller: Départ de Paris, le 8 août à 2 h. 20 du soir. Arrivée à Genève, le 9 août à 6 h. 46 du matin. — Retour: Départ de Genève, le 16 août à 10 h. 45 du soir. Arrivée à Paris, le 17 août à 3 h. 45 du soir.

2^e Train. — Aller: Départ de Paris, le 29 août à 2 h. 20 du soir. Arrivée à Genève, le 30 août à 6 h. 46 du matin. — Retour: Départ de Genève, le 6 septembre à 10 h. 45 du soir. Arrivée à Paris, le 7 septembre à 3 h. 45 du soir.

Prix (aller et retour): 2^e classe, 50 fr.; 3^e classe, 35 fr.

Paris-Grenoble.

Aller: Départ de Paris, le 19 août à 2 h. 20 du soir. Arrivée à Grenoble, le 20 août à 7 h. du matin. — Retour: Départ de Grenoble, le 27 août à 9 h. 15 du soir. Arrivée à Paris, le 28 août à 2 h. 45 du soir.

Prix (aller et retour): 2^e classe, 49 fr.; 3^e classe, 34 fr.

Paris-Aix-Chambéry.

Aller: Départ de Paris, le 8 septembre à 2 h. 20 du soir. Arrivée à Aix-les-Bains, le 9 septembre à 4 h. 33 du matin. Arrivée à Chambéry, le 9 septembre à 5 h. du matin. — Retour: Départ de Chambéry, le 16 septembre à 10 h. 10 du soir. Départ d'Aix-les-Bains, le 16 septembre à 10 h. 45 du soir. Arrivée à Paris, le 17 septembre à 3 h. 45 du soir.

Prix (aller et retour): 2^e classe, 44 fr.; 3^e classe, 32 fr.

Paris-Interlaken, via Pontarlier.

Un avis ultérieur fera connaître les dates et prix de ce train d'excursion.

La couverture en couleurs du FIGARO ILLUSTRÉ est projetée à la lumière oxyhydrique tous les soirs, 15, boulevard des Italiens, à l'Office des Théâtres.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS: UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale: UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du Figaro, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

Le Directeur-Gérant: RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

PAUL GROLLERON



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LES VOILA!

Ayuntamiento de Madrid



Louis XIV en Gondole

ÉPISODE DE LA DIPLOMATIE VÉNITIENNE, 1674

Par CHARLES YRIARTE

La Seigneurie de Venise, mieux qu'aucun gouvernement du monde, a reconnu la vérité du vieil adage « *Les petits présents entretiennent l'amitié* » et a su le mettre en pratique. Nous allons voir un ambassadeur de la Sérénissime essayer de se concilier les bonnes grâces de Louis XIV, et nous suivrons pas à pas, dans ses dépêches encore inédites, les progrès des négociations qui ont pour but d'offrir au grand Roi des gondoles d'apparat pour son palais de Versailles, négociations qui ne tendent à rien moins qu'à favoriser des décisions importantes pour le salut de la République. Comme une exilée de la lagune, la gondole légère qui va promener le Roi-Soleil sur le grand canal de Versailles, lui rappellera cette colonie de pêcheurs qui, à force de génie, de prudence et d'audace, ont su se rendre maîtres de l'Adriatique, régner un instant sur le Bosphore, résister aux Sarmates, subjuguer les Soudans, fonder des comptoirs jusque dans la Perse, et, à une heure de leur histoire, rassurer l'Europe en opposant une digue à l'invasion des Ottomans.

C'est le 24 avril 1665, Louis XIV abandonne Paris pour sa résidence de Saint-Germain ; il a résolu de faire le trajet par eau et montera une superbe galère à douze bancs, spécialement construite dans les arsenaux de l'État ; vingt galériens venus de Toulon composent l'équipe. Quelques ambassadeurs ont été conviés à accompagner Sa Majesté ; le Roi, venu en voiture jusqu'à Passy, s'embarque à peu près au lieu où s'élève aujourd'hui le Pont d'Iéna ; au moment de déraiper, les galériens sont impuissants à quitter la rive, on a dû les renforcer de quarante rameurs peu expérimentés, choisis le matin même ; chaque coup de leur rame à babord, contrarie celles de tribord, il en résulte une singulière confusion. Le Roi, qui a fait mieux que de faillir attendre, est de bonne humeur ce jour-là, il rit du contretemps et fait des excuses à ses hôtes. On dérape enfin et, très lentement, on vogue sans encombre jusqu'à Saint-Cloud, où Sa Majesté veut mettre un instant pied à terre. Le nonce du Pape, qui est du voyage, s'approche alors d'Alvise Sagredo, l'ambassadeur de la Sérénissime et, entre autres propos, lui demande s'il est vrai que le Sénat de Venise ait décidé d'envoyer au Roi deux gondoles d'apparat pour l'étang du Palais de Fontainebleau. Sagredo qui ne sait rien, du fait — ou fait semblant de n'en rien savoir — demande au Nonce d'où lui vient cette nouvelle qui le touche et le surprend ; celui-ci la tient de Vittorio Siri, ministre de Parme, un peu cail-

lette il est vrai, mais qu'on sait être très avant dans les bonnes grâces de M. de Lyonne, le secrétaire d'État pour les Affaires étrangères. Le lendemain même de cet incident, Sagredo, dans sa dépêche de ce jour, qui nous a donné les détails ci-dessus, fait son rapport à la Seigneurie, il raconte toute la promenade, l'incident de la galère et le propos tenu par le Nonce « *dont la Seigneurie fera son profit* ».

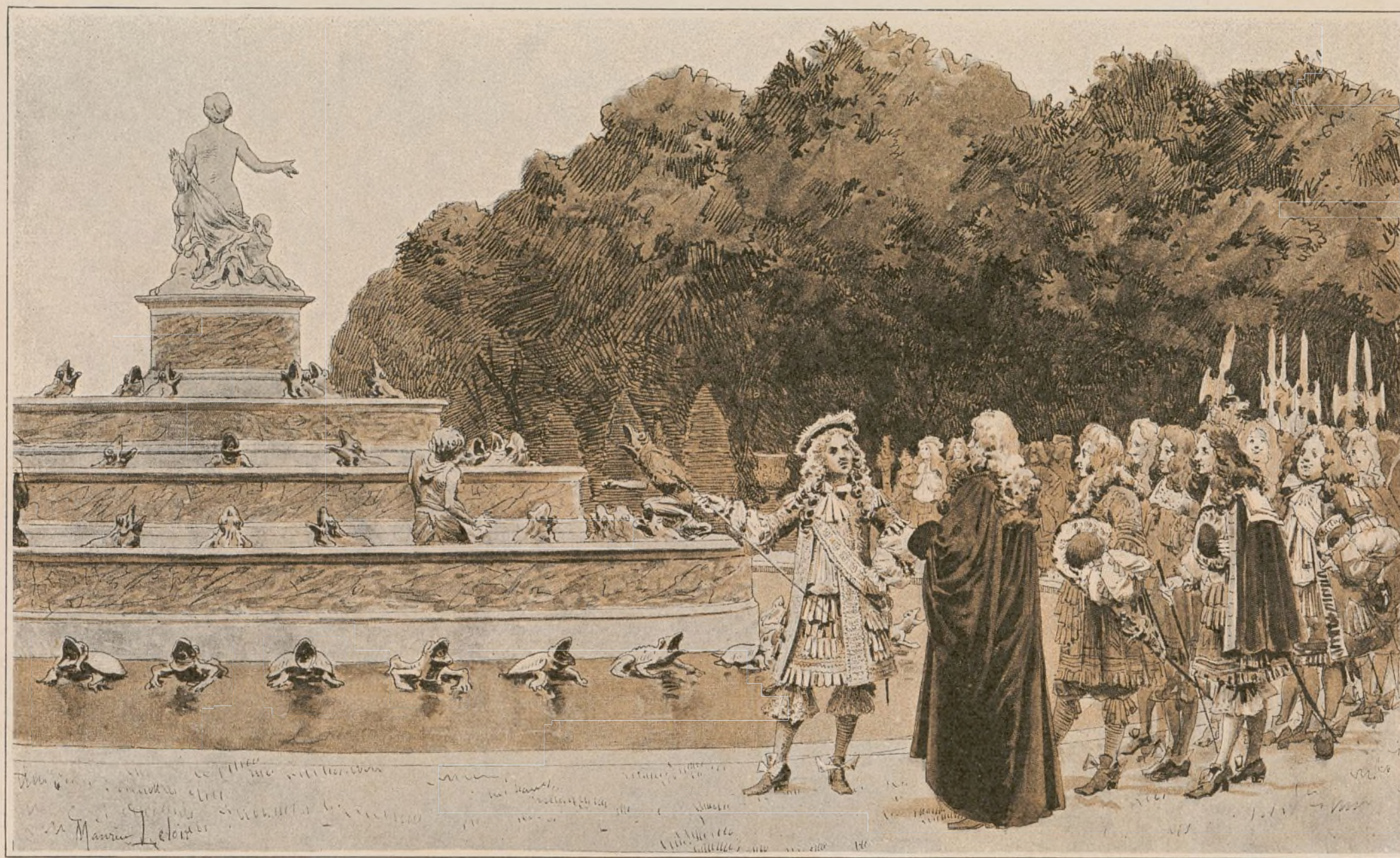
En réalité, Sagredo joue au plus fin, il est au courant des choses et a eu vent de certaines propositions faites à Sa Majesté par Pierre de Bonzi, évêque de Béziers, envoyé de France à Venise au sujet d'un envoi de gondoles. Louis XIV a appris par son ambassadeur en Angleterre que la République de Venise, à l'occasion du mariage du roi d'Angleterre Charles II avec la princesse Catherine de Portugal, a fait présent à ce souverain de deux gondoles qui, manœuvrées à Greenwich devant toute la cour, ont ravi le Roi, très amateur d'embarcations de toute sorte, il en a conçu une certaine jalousie. C'est le moment où le Roi n'a qu'une idée en tête, les embellissements de Versailles ; on vient de creuser le grand canal, toute une petite flottille y est à l'ancre ; une frégate, la *Dunkerquoise*, y montre déjà le pavillon étranger ; ce serait un attrait nouveau si on voyait glisser sur ces eaux une gondole vénitienne, conduite par ces habiles *Barcaroli* si alertes dont le roi d'Angleterre a loué si fort l'élégance et la prestesse. Évidemment on a glosé de tout cela à Venise ; quelque courtisan a prévenu notre ambassadeur de France du désir du Roi, et celui-ci, en bon courtisan, a voulu le satisfaire. Comment en serait-il autrement puisque nous lisons dans une dépêche de Pierre de Bonzi, évêque de Béziers, ambassadeur du Roi de France à Venise, les lignes suivantes : « Si j'osais faire redorer ma plus belle gondole et l'envoyer au Roi avec deux gondoliers, je croirais faire un présent à Sa Majesté qui lui pourrait être agréable pour le canal de Fontainebleau et plairait par sa nouveauté et sa commodité ». — Remarquons que cette dépêche est du 2 janvier 1665, c'est-à-dire plus de quatre mois avant le propos tenu par Vittorio Siri. M. de Lyonne, le secrétaire d'État, a répondu, courrier par courrier, à notre envoyé à Venise : « J'ai dit au Roy la pensée que vous aviez, et Sa Majesté a témoigné vous savoir bon gré de l'intention, mais elle ne désire pas que vous la mettiez à effect. Si nous eussions dû aller à Fontainebleau cette année, j'aurais davantage insisté là-dessus pour avoir la gondole dans le

canal, mais Sa Majesté passera tout l'été à Saint-Germain et aura une galère sur la rivière, pour laquelle elle a fait venir vingt forçats de Toulon ».

Voilà bien notre galère citée dans la dépêche de Sagredo quatre mois plus tard, et, en effet, de Lyonne a dit vrai, le Roi passe l'été à Saint-Germain et s'y rend par eau. Il est facile de voir que le Roi a vraiment été impressionné par cet envoi des gondoles à Charles II, mais on conçoit qu'il ne désire pas les demander directement à Venise, la Seigneurie en prendrait acte, elle voudrait les offrir, il ne lui convient point d'être à ce point son obligé. D'un autre côté Sa Majesté ne permet pas à son ambassadeur de lui faire un tel présent; on a donc dû remercier Bonzi et on a laissé tomber la proposition. C'est évidemment par

M. de Lyonne, son ami, que Vittorio Siri, le ministre de Parme, a été au courant du désir du Roi; on en aura parlé un jour à Versailles devant le grand canal; de là le propos tenu à Sagredo, qui, lui, a saisi la balle au bond et avisé la République.

Pendant quatre années il n'est plus question de l'incident, mais il faut croire cependant que le désir a mordu le Roi au cœur, ou que les courtisans sont gens persévérants; car le 20 janvier 1669, M. le président de Saint-André, conseiller du Roi, revient sur le sujet dans une dépêche à notre ambassadeur à Venise: « Que sont donc devenues les gondoles de M. de Béziers? » L'ambassadeur, répond l'envoyé, a fait prendre toutes les étoffes et ornements qu'il pouvait emporter, et quand son successeur est arrivé il n'a pu recouvrer que le corps de la gondole



et quelques glaces: « En l'état qu'elle était du temps de M. de Béziers, ajoute-t-il, c'était un bâtiment bien irrégulier, je l'ay mise en tel estat qu'elle est plus belle que jamais. Je l'ay fait redorer à neuf, garnir de damas d'or à belles fleurs, de beaux velours et de grands passements et franges d'or; j'y ai beaucoup ajouté en sculptures, en sorte qu'elle a passé à mon entrée pour une des plus belles gondoles et des mieux entendues qui aient paru à Venise. Je m'estimerais bien glorieux si elle pouvait agréer au Roy... »

Le secrétaire d'État remercie pour la forme et le temps passe; il est tout à fait évident que le soin de sa grandeur attache Louis XIV au rivage; il ne peut pas accepter de présents de ses ambassadeurs. Cependant, M. de Lyonne meurt, M. de Pomponne lui succède, comme Alvisé Sagredo qui, le premier, a signalé le désir du Roi à la Seigneurie, s'est vu remplacer à Paris auprès de Sa Majesté par Francesco Michieli.

Mais le propos de Sagredo n'est pas, comme on dit, tombé dans l'oreille d'un sourd; et dès que la Seigneurie, qui sait tout, qui voit tout par les dénonciateurs du Conseil et par ses espions officiels, a appris qu'on persiste à demander des nouvelles des gondoles de M. de Béziers, elle a ordonné à son ambassadeur d'aller de l'avant. « Hier, écrit Michieli à la date du 13 novembre 1671, je suis allé à la cour m'acquitter de mon office. J'ai rencontré le matin le maréchal de Bellefond qui, une fois les affaires faites, m'a conseillé de visiter les jardins... A déjeuner, M. de Bellefond a vu le Roi et lui a transmis mes félicitations et parlé de mon enthousiasme pour la splendeur de ses monuments; le Roi, touché de mes hommages, a décidé de me donner l'après-midi le spectacle des jets d'eau; il s'en fait une fête et il y assistera... »

A l'heure dite, M. de Bellefond, de la part du Roi, vient prendre Michieli dans son petit pied à terre de Versailles et le conduit au parc par l'allée des Marmoussets; bientôt, de l'allée même, débouche Sa Majesté qui conduit elle-même une voiture de parc traînée par des poneys; elle s'arrête à la vue du patricien qu'accompagne le maréchal, descend de voiture, s'avance « le visage ouvert et souriant » et l'invite à parcourir les jardins. Ils vont ainsi de fontaine en fontaine, toutes ornées de statues de

métal plus grandes que nature, les unes dorées, les autres de bronze. A chaque moment on s'arrête; le Roi demande l'avis de Michieli; il lui explique toute chose, s'assied avec lui sur les exèdres et l'égare dans les coins les plus cachés, bref, la dépêche est pleine des menus détails de la visite; mais venons au point principal: « Une des œuvres les plus merveilleuses, ornement de cette immense création, c'est le grand canal, très large et long d'une lieue, que le Roi m'a dit vouloir border à droite et à gauche de petits pavillons charmants. Son intention serait de réunir là toutes sortes de constructions navales, des Felouques, des Tartanes, des Barques Napolitaines et de Provence, des Frégates et des Hollandaises. Il me vint alors à l'idée, afin de découvrir la pensée secrète de Sa Majesté, de lui dire que pour voguer sur les canaux, rien n'était mieux approprié que les gondoles. *Le Roi ne me répondit que par un sourire gracieux et courtois.* »

Voilà l'attaque; si elle reste discrète, elle est directe; une fois en voiture avec le maréchal auquel le Roi, qui veut honorer la Sérénissime, a donné l'ordre de reconduire l'envoyé de Venise à son logis, Michieli fait allusion à son offre et M. de Bellefond minaude et se défend; sans doute l'envoi serait tenu pour agréable, il est tout à fait en situation, mais ce serait induire la République en dépenses. Michieli, qui sait ce que parler veut dire, écrit le jour même au Sénat, et la Seigneurie, à la lecture de la dépêche, met les fers au feu.

Le 13 novembre l'ambassadeur a écrit, le 28, le secrétaire du Sénat lui répond: « Vous avez été prudent, Michieli, c'était un honneur pour vous de rencontrer ainsi le Roi, son accueil nous prouve en quel estime Sa Majesté tient la République et ses ministres. En ce qui concerne les gondoles dont on pourrait se servir sur ce délicieux canal, *selon l'allusion que nous vous avons suggérée*, et qui a paru plaire au Roi, mais beaucoup plus à M. de Bellefond, considérant que la République est toujours disposée à saisir toutes les occasions propices de montrer sa satisfaction et son désir de plaire, nous donnons les ordres nécessaires pour l'exécution des gondoles et pour leur transport. »

L'affaire est lancée; la Seigneurie a déjà fait les propositions au Sénat, on a discuté, voté: cent trente-cinq membres ont dit

oui, cinq intransigeants ont voté *non*, cinq bulletins sont annulés. Pour les dépenses, il y a des précédents; les gondoles du roi Charles II ont coûté six mille ducats d'or (une grosse somme même pour le temps), on a donc une base et un contrôle.

Michieli, avisé, écrit sur l'heure aux commissaires spéciaux : « Bannissez le vert et le noir, le Roi n'aime pas les couleurs sombres ». Tout sera donc blanc et or; on ne tiendra plus de compte des lois sur les pompes qui réglementent l'ornementation des gondoles, on fera grand, on fera riche; il faut être digne des splendeurs de Versailles et du Roi-Soleil. »

Mais bientôt se produit un singulier épisode; au cours de

l'exécution des gondoles on a changé l'ambassadeur de France à Venise, et le nouveau, M. le comte d'Avaux, a fait une très brillante entrée le 20 avril 1672. On sait ce que sont ces *entrées*, occasions du plus splendide apparat, joutes galantes entre les États qui rivalisent de luxe et veulent éblouir les foules. L'ambassadeur de France a si bien fait les choses que la Seigneurie ordonne la suspension du travail des gondoles royales; elle se sent surpassée, on en jugera : « Il y a trois semaines qu'on ne travaille plus aux gondoles du Roi, on attend que les miennes soient achevées pour se régler sur elles, il fallait tout recommencer. En ce pays les gondoles font partie de l'ambassade; au lieu



qu'on ne mettait qu'un felce (1) de velours noir à la première avec deux galons d'or et un filet de damas, et des galons de soie à la seconde, j'ai mis le felce de velours noir à la seconde et le damas à la troisième; quant à la première, je l'ai faite d'une invention nouvelle, avec un felce de velours bleu couvert de fleurs de lys d'or en broderie et les tapis et les coussins de même velours, couverts du galon d'or le plus pur que j'ai pu trouver. J'ai voulu aussi avoir quatre gondoles au lieu de trois comme d'ordinaire et quatre gondoliers à chaque gondole au lieu que les autres ambassadeurs n'en avaient quatre qu'à la première seulement, si bien que les seize gondoliers avec beaucoup de pages et de laquais faisaient une assez belle livrée ».

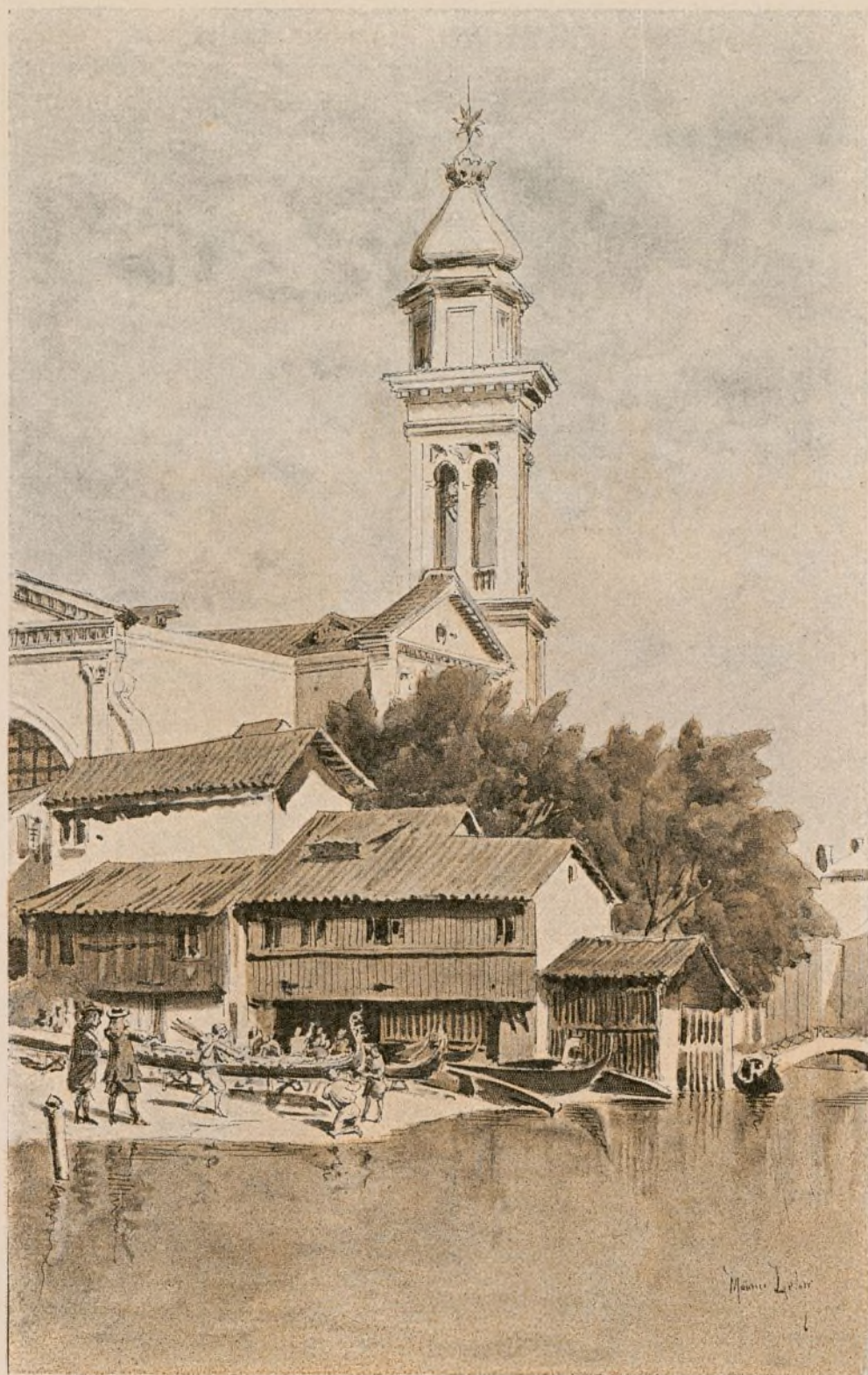
Je passe les délais et j'arrive à conclusion; les gondoles sont terminées. M. le comte d'Avaux avise M. le marquis de Louvois, on procède au transport. Le cardinal Basadonna et un abbé de sa domesticité ont fait des vers qu'on présentera en même temps au Roi. « Ils ont animé les gondoles qui parleront et porteront au Roi les vœux de la Sérénissime. » Les gondoles sont déjà à Marseille, Francesco Michieli et Antonio Giustiniani, les deux ambassadeurs de Venise à Paris, se rendent à Versailles pour en aviser M. de Pomponne, à cette occasion on leur montre les nouveaux

(1) On sait que *felce* est le nom vénitien de la cabine, qui peut s'enlever pendant la belle saison.

appartements qu'ils décrivent de la sorte : « La somptuosité de ces nouvelles chambres royales est incomparable, les tapisseries tissées d'or en représentent la partie la plus simple. Il y a là deux coffres incrustés de pierres précieuses qui représentent quatre mille doubles-ducats d'or, et une simple table d'argent qui, par le seul travail des bas-reliefs qui la décorent, a coûté cinquante mille écus. Tout cela n'est rien; la garde-robe du Louvre est pourvue d'un tel nombre d'orfèvrerie que les étrangers en sont émerveillés et qu'il est difficile de croire qu'aucun coin du monde puisse se glorifier d'une telle magnificence. »

Enfin, le 16 janvier 1674 — neuf ans après qu'on a prononcé le mot de gondoles pour la première fois dans les dépêches — la présentation officielle est faite au Roi en présence de la Cour, en plein hiver, au bord du grand canal. Le Roi est venu de Saint-Germain, il a amené mesdames de Montespan et de La Vallière, le duc d'Orléans, M. de Louvois et M. de Pomponne, la réunion de Cour est si choisie, que tout le monde a regardé comme une suprême faveur d'y être convié : « A peine en présence du Roi, écrit Giustiniani à la Seigneurie, il m'a demandé si je préférerais être reçu dans ses appartements ou au bord du canal; j'hésitais, mais il a insisté très vivement et m'a fait comprendre qu'il me laissait le choix pour prouver à la Sérénissime quel cas il faisait de son présent. Il croyait, quant à lui, ne pouvoir mieux faire que de me

recevoir sur le lieu même, en face des gondoles ». On fait avancer les carrosses, tout le monde y monte, et on descend au bord du canal. A peine le Roi a-t-il mis pied à terre, Giustiniani s'avance le chapeau à la main, le Roi se découvre ; il constate d'abord qu'il



est venu de Saint-Germain uniquement pour la présentation, puis il s'approche du bord, toujours tête nue. Giustiniani proteste du dévouement de la République à Sa Majesté ; avec les deux gondoles la Seigneurie présente quatre gondoliers dans leur costume national, qu'elle désire voir rester au service du Roi ; on échange encore les politesses d'usage puis Louis XIV, se couvrant pour la première fois, malgré le froid piquant et le vent qui souffle, s'approche du quai et, mettant la main sur le felce, loue la souplesse de l'étoffe, un brocart d'or magnifique, et considère le corps de la gondole, ses sculptures et le goût des accessoires. Le ciel est couvert, les eaux sont agitées, il fera l'épreuve de la barque et y montera ; Madame de Montespan proteste. Le Roi persiste et invite son frère, le duc d'Orléans, puis l'ambassadeur, enfin le capitaine

de ses gardes « qui ne le quitte jamais ». Il faut remarquer que le Roi, jusque-là, ne s'est pas encore couvert, forçant ainsi toute la société à rester tête nue pour le plus grand respect à l'égard de la Sérénissime. Ce sont là des façons que nous n'avons plus.

Une fois sous le felce le Roi presse Giustiniani de questions, il veut tout savoir, si les accidents sont fréquents, combien Venise compte de gondoles, leur forme, leur décor, les lois qui les régissent. Cependant le vent souffle, la vague clapote et le temps est peu propice, le Roi, à son aise comme sur le parquet de la Galerie des glaces, sourit constamment et Giustiniani fait observer à Sa Majesté « qu'elle en remonterait pour le calme à ceux qui sont nés sur les lagunes ».

On met pied à terre, on rejoint les dames, et le Roi, malgré le froid vif, insiste pour montrer ses nouvelles créations : les *Fables d'Esopé*, réalisées en jeux d'eaux, et le *Salon de Marbre*. Il se flatte d'avoir tout imaginé. « Tout, m'a-t-il dit, est de son invention, et il en a été l'architecte. » En fin courtisan Giustiniani parle de la difficulté vaincue pour amener les eaux sur ce haut plateau de Versailles. « En effet, dit le Roi, jetez les yeux partout, et voyez, malgré cela, avec quelle abondance l'eau jaillit de toute part. »

La promenade dure deux heures, les dames, fatiguées, ont demandé la permission de suivre dans les carrosses, mais le Roi est dans son élément, Versailles est sa folie, il persiste jusqu'à la nuit tombante. Enfin la Cour repart pour Saint-Germain, Giustiniani rejoint son hôtel de la rue Garancière, et tout à fait le soir, quelqu'un de la suite du vénitien lui rapporte que les gondoliers sont enchantés de leur journée, car M. de Pomponne leur a fait compter soixante doubles ducats.

Cette fantaisie du Grand Roi ne sera point passagère et durera longtemps ; on construit d'abord spécialement pour les gondoles et les gondoliers, une *darsena* qui existe encore : la *Petite Venise*. En 1674, l'équipe comptait quatre hommes, elle en compte six en 84, sept en 85 et quatorze en 86, tous Vénitiens et fils de la lagune, sous les ordres de deux frères, les *Massagati*. Nous relevons tous les noms et les appointements dans les papiers des archives nationales : « Comptes des bâtiments du Roy. » Les deux pilotes touchent chacun quatorze cents livres, les douze autres douze cents, nourris, logés, habillés et défrayés ; ils relèvent de M. de Colbert ; leur chef immédiat est le gouverneur du canal. Les gravures de Lepaute, les tableaux de Martin au musée de Versailles nous montrent la flottille en action sur le grand canal. Des calfats, venus du Nord, construisent des gondoles à Versailles même. « Quand la duchesse de Bourgogne s'installe au Grand-Trianon, dit Dangeau, elle montre une vraie passion pour ces embarcations, s'embarque en plein été vers minuit, soupe sous le felce avec ses dames et ses favoris, et ne rentre parfois qu'après le lever du soleil. » Le dernier passager qui va de Trianon à la ménagerie, à bord de la gondole, présent de la République, c'est Pierre-le-Grand, hôte d'importance qui visite Versailles. Au commencement de l'hiver de cette même année, le budget de Versailles est supprimé, le Régent licencie l'équipe et les *barcaroli* sont rapatriés. Les *Massagati* sont encore au service, avec les *Borelli*, les *Palmarini*, *Vincenzo Doria* ; et l'un d'eux manie la rame au service du Roi depuis trente-quatre années. Si on fait des économies, on gardera cependant trois gondoliers : en 1736, le marquis d'Antin, gouverneur du grand canal, a sous ses ordres un capitaine de la flottille, officier de la marine du Roi, trois Vénitiens, dix matelots et six charpentiers et calfats, tous logés à la *Petite Venise*.

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE EN GONDOLE

(Épisode de la diplomatie italienne, 1863).

Autre temps, autres mœurs, mais les fantaisies sont les mêmes. Nous sommes sous le troisième Empire, en 1863. Le comte Sormani Moretti, secrétaire de la légation italienne à Paris, sur un désir de l'Impératrice Eugénie, a prie le marquis Guiccioli, de Venise, de se charger de la construction d'une gondole qu'elle voudrait lancer sur la pièce d'eau du palais de Fontainebleau. Le patricien a pris la tâche à cœur et, détachant de sa maison le meilleur de ses gondoliers, Luigi Zanovello, il l'a chargé de transporter l'embarcation à Gênes par la voie ferrée, de l'embarquer sur le vapeur français *le Roi-Jérôme*, à destination de Marseille, et, une fois à Fontainebleau, de rester au service de l'Impératrice comme son gondolier privé. Le 7 mai eut lieu l'inauguration de la gondole, et pendant cette saison de 1863, la souveraine usa de l'embarcation presque chaque soir, prolongeant souvent sa promenade bien avant dans la nuit. Ce n'était point une gondole d'apparat, elle était toute noire, sans la moindre dorure, suivant l'usage et les lois strictes de la République, et de la dimension de celles en usage dans les grandes familles du pays. L'embarcation, construite dans les ateliers d'Andrea Fassi, à San Giovanni et

Paolo, était pourvue de la cabine ordinaire, le felce, avec ses larges coussins de cuir et ses miroirs de verre gravé, les *flocchi* de soie noire, les chevaux marins de cuivre, finement ciselés, et la riche lanterne aux armes impériales. Comme on était à l'époque des chaleurs et que la gondole devait surtout servir pendant les nuits d'été, le marquis Guiccioli, en résidence au palais de Fontainebleau, avait pris goût à diriger le tapissier de la couronne qui avait substitué au felce une tente ou *padiglione* d'un drap vert orné d'une frise d'or. Le costume du gondolier différait peu de ceux des *Barcaroli* du palais de Venise ; il portait la veste de toile blanche, le large col du marin de l'Etat et le chapeau de paille orné d'un ruban vert terminé par une frange d'or et brodé de la couronne impériale ; le brassard vert portait l'aigle aux ailes déployées. A la saison suivante, Luigi fut invité à revêtir un élégant costume de *majo* andaloux, mais le vêtement sembla lourd et peu approprié, on lui substitua la petite tenue des marins de l'Etat. Zanovello ramait seul ; maintes fois on tenta de lui adjoindre des compagnons, mais la manœuvre particulière, la forme plate de la gondole qui repose sur l'eau et glisse au lieu de fendre

le flot, enfin le léger coup de rame qui doit déterminer le virage et l'extrême sensibilité de l'embarcation déroutèrent les matelots les plus habiles.

M. Armand Baschet, l'auteur de la *Diplomatie vénitienne*, qui avait l'habitude de remonter aux sources et apportait dans la moindre enquête relative aux faits contemporains la même conscience que lorsqu'il s'agissait de découvrir dans les archives l'intime pensée du Sénat ou les secrets de la Sérénissime, longtemps après le retour du gondolier à Venise, reçut la déposition

de Zanovello. L'Impératrice et ses hôtes prolongeaient souvent leur promenade bien avant la nuit, et, à la pâle clarté des étoiles, Luigi, debout à la proue, jetait aux échos les joyeux chants de la lagune. Interrogé sur ceux qui plaisaient davantage et qu'on lui demandait le plus volontiers, il en a cité les titres : *Vieni la barca ze pronta*, — *la Biondina in gondoletta*, — *la Notte ze bella fa presto Ninetta* ! — et *Liseta guarda come la luna ze bella* ! c'est-à-dire les *canzonette* populaires qui résonnaient le plus souvent sur la lagune au commencement du siècle, celles qui char-



maient Byron pendant les nuits du Lido, que nous a transmis George Sand dans les *Lettres d'un voyageur* et que tous les *barcaroli* savent encore. Luigi a ajouté après coup, à l'interrogatoire dont j'ai le procès-verbal sous les yeux : « *E qualche volte qualche strofa del Tasso alla barcarola*. » Chanter les vers du Tasse, c'était encore dans le caractère, mais la tradition est bien morte, et le Torquato ne figure plus au répertoire des *traghetto*. Le dernier *barcarolo* qui chantait les vers du Tasse s'appelait Antonio Maschio, il fut mis à la disposition du comité français chargé de ramener à Venise les cendres de Daniel Manin, lorsque ses compatriotes voulurent lui donner une tombe à Saint-Marc. Non seulement Maschio chantait les *stanze alla Barcarola*, mais il commentait le Dante dans la chaire du *Ridotto*, et le président de l'Académie de Venise lui ayant fait quitter la rame, le Roi galant homme attacha Maschio à sa personne.

On sait que les ambassadeurs accrédités auprès de la Cour de France sous le second Empire étaient tour à tour conviés à l'accompagner dans ses divers déplacements. Celui d'entre eux qui représentait alors l'Italie était *persona grata*, et bien des fois il lui fut donné de prendre place dans la gondole pendant les promenades des nuits d'été ; comment un patriote qui avait porté le mousquet à Novare, un élève de Cavour, un diplomate et un poète, en entendant les chants de la lagune chantés par le gondolier, n'eût-il pas évoqué l'image de Venise frémissante sous le joug des étrangers et déçue dans ses espérances ? Comme jadis le cardinal Basadonna et l'abbé Capellari avaient prêté une voix aux gondoles de la Sérénissime pour porter à Louis XIV les vœux de la Reine de l'Adriatique, un soir d'été de l'année 1865, celui qu'on appelait alors le chevalier Nigra improvisa ces stances à la fois fières et mélancoliques qu'il dédiait à l'Impératrice mais qui

devaient rappeler plus directement au signataire du traité de Villafranca sa déclaration solennelle :

LA GONDOLE VÉNITIENNE A FONTAINEBLEAU

J'ai reçu le baptême des vagues irritées de l'Adriatique, et la fatale ville des Doges m'envoie vers toi, blonde Impératrice, pour déposer à tes pieds les colères, les espérances et les larmes d'un peuple malheureux.

Le fier lion ailé est chargé de fers, l'étranger foule la terre de Saint-Marc, la mer infidèle a brisé l'anneau des mystiques fiançailles, et les chants ne résonnent plus sur les lèvres des gondoliers.

La lune tristement s'efface derrière les coupoles dorées, muette est la lagune et la mer est sans voiles. Couché sur son lit d'algues, le lion, pour se réveiller, attend le jour de la vengeance.

Femme ! si parfois le muet Empereur glisse avec toi sur ton lac paisible, dis lui qu'aux rives de l'Adriatique pauvre, nue, sanglante, mais vivante encore, Venise souffre et attend toujours.

Ces vers ont eu leur destin. Pendant que tous les organes politiques les commentaient à l'envi, ils étaient reproduits par la presse des deux mondes, la *Revue de l'instruction publique*, sous la signature de M. Lafargue, en publiant une traduction en langue française et une autre en vers latins, et cette poésie prenait la valeur d'un document historique. Dans nos lycées on prit « la Gondole vénitienne » pour sujet de concours, et la jeunesse française d'alors, animée d'une flamme généreuse, et émue de pitié au souvenir de Venise enchaînée, se plut à répéter les vers du diplomate italien. Une année après l'Italie était libre « depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique. »

CHARLES YRIARTE.

(Illustrations de Maurice Leloir).

Marine

Le soleil se voilait sur les eaux de la Manche :
Tout le ciel était noir, et tout l'Océan vert.
En fuite horizontale, une mouette blanche
Rasait les flots montants, de son vol grand ouvert.

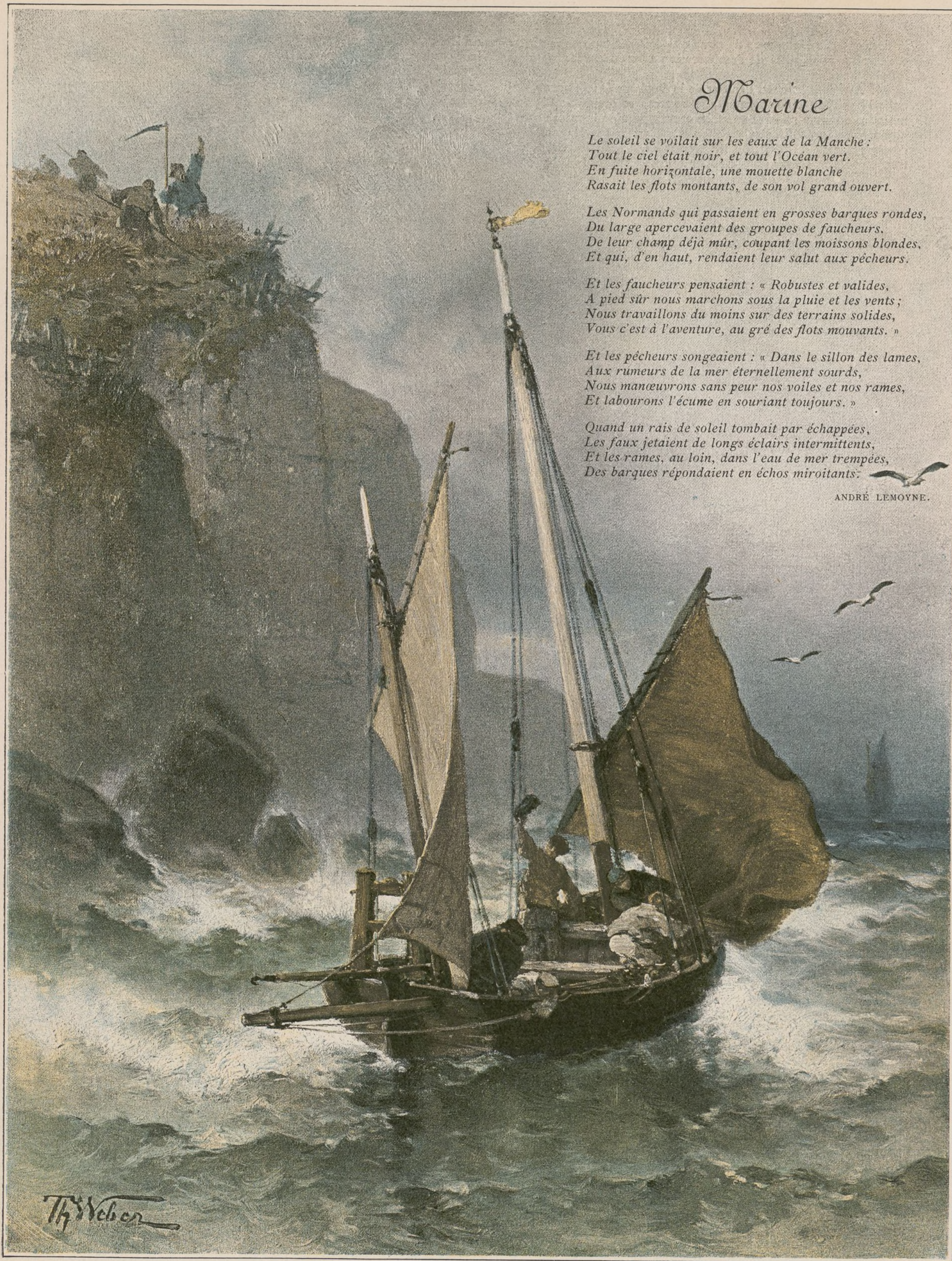
Les Normands qui passaient en grosses barques rondes,
Du large apercevaient des groupes de faucheurs.
De leur champ déjà mûr, coupant les moissons blondes,
Et qui, d'en haut, rendaient leur salut aux pêcheurs.

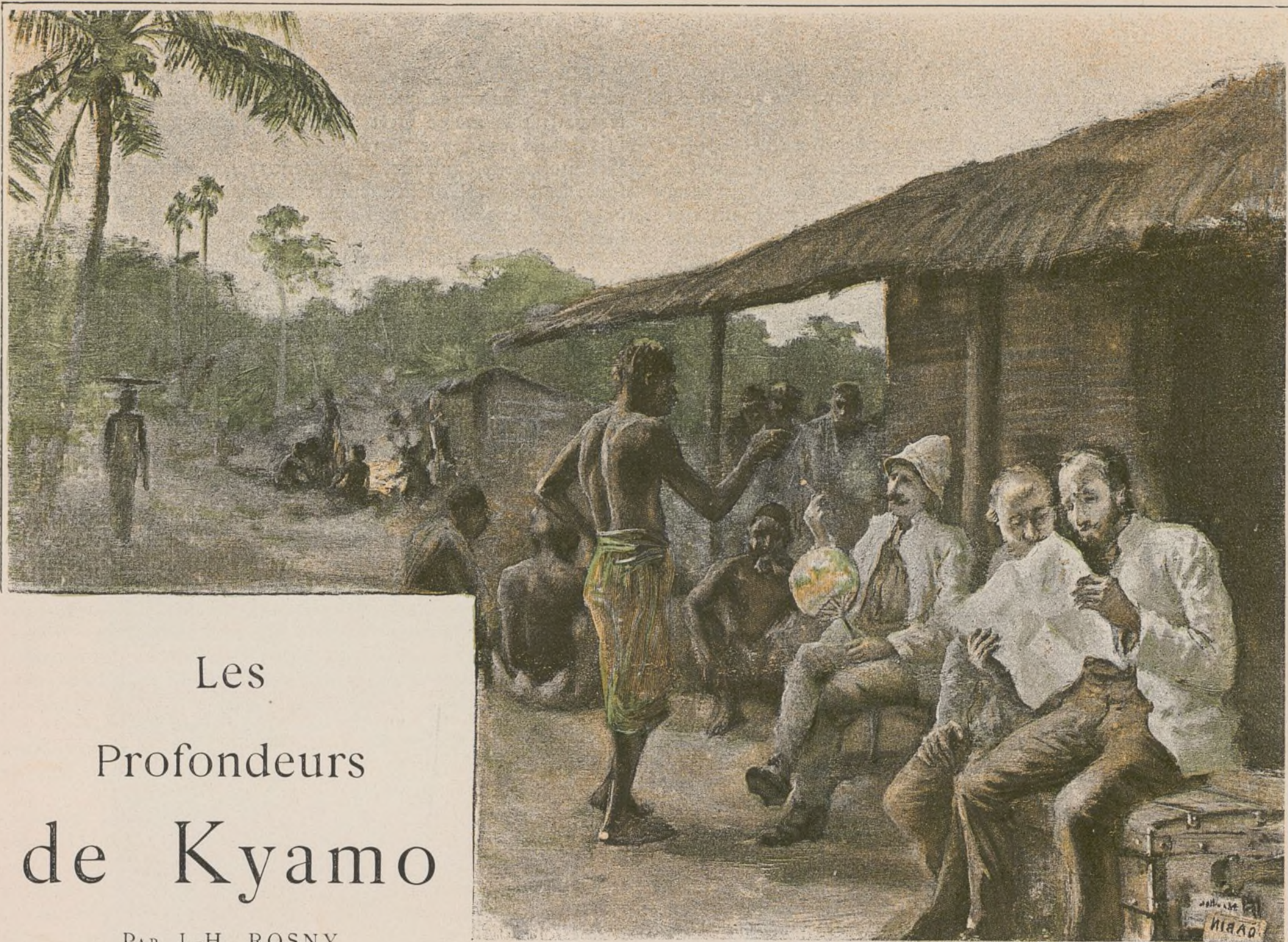
Et les faucheurs pensaient : « Robustes et valides,
A pied sûr nous marchons sous la pluie et les vents ;
Nous travaillons du moins sur des terrains solides,
Vous c'est à l'aventure, au gré des flots mouvants. »

Et les pêcheurs songeaient : « Dans le sillon des lames,
Aux rumeurs de la mer éternellement sourds,
Nous manœuvrons sans peur nos voiles et nos rames,
Et labourons l'écume en souriant toujours. »

Quand un rais de soleil tombait par échappées,
Les faux jetaient de longs éclairs intermittents,
Et les rames, au loin, dans l'eau de mer trempées,
Des barques répondaient en échos miroitants.

ANDRÉ LEMOYNE.





Les Profondeurs de Kyamo

PAR J.-H. ROSNY

C'ÉTAIT le soir, au village nègre d'Ouan-Mahléi, le plus proche, à l'Orient, de la forêt de Kyamo, une des plus vastes du Continent mystérieux.

Au firmament, la lune écornée par le décours, flottait entre des nuages à peine visibles, des nuages longs et frêles, en forme d'esquifs, qui tous partaient, se perdaient lentement vers un même horizon. La plaine se prolongeait en ondes légères, avec des palmiers sur les hauteurs; dans ce mois de floraisons la confidence des parfums était suave, dans le chuchottis de la brise, semblait le Verbe profond et pénétrant des plantes, l'hymne de leur amour, de leur ardeur à vivre et à se multiplier.

Le vent se levait et se taisait alternativement. Il était triste et doux comme le ciel sous sa couverture mince de nues. Il soulevait, dans un rythme de mouvement et de musique, pour l'œil et pour l'oreille, les herbes longues, les feuillages dentelés. Des insectes vibraient, on entendait par intervalles le rugissement d'un lion, et, plus lointain, le rugissement d'un autre lion, puis des cris, des abois, des rumeurs imprécises, — tout cela, comme la brise, se taisait par minutes dans un magnifique silence. Les Nègres ne dormaient pas. Beaucoup se tenaient auprès de la case centrale, la case du chef, où trois Européens contemplaient la nuit et causaient entre eux ou avec les indigènes. D'autres préparaient un grand brasier pour cuire un festin, un repas colosse en l'honneur des hôtes. Des trois voyageurs, deux, l'autrichien Kamstein et le français Hamel, étaient des explorateurs dans toute la force du terme, soucieux de parcourir et de décrire avec exactitude des contrées inconnues, braves jusqu'à l'héroïsme, mais ayant préféré le système de la douceur à la méthode conquistadorienne des Stanley. Magne, le troisième, était plutôt un naturaliste — et de la plus haute lignée — noblement curieux, répugnant aux sacrifices inutiles, aux meurtres inconsidérés de la bête, empreint de ce système de philosophie zoologique qui voit dans le massacre abusif de l'animal, à la fois un danger pour le progrès futur de l'humanité et une diminution de beauté sur la Terre.

Il interrogeait avec ferveur un vieillard d'Ouan-Mahléi, sur la forêt de Kyamo. Et celui-ci contait des choses mystérieuses, légendaires peut-être, infiniment intéressantes et poétiques.

Kyamo était, selon lui, longue comme quarante journées de marche en plaine et large de vingt journées. Elle était vieille incroyablement — depuis le commencement des âges — et l'Homme nègre ne l'avait jamais traversée par troupes, le lion la redoutait, avait été expulsé tout autour de sa frontière. Aussi loin que va la mémoire des ancêtres dans les récits des époques passées, elle avait appartenu sans conteste au grand homme des bois, au gorille noir géant, elle avait été impérieusement et victorieusement gardée.

A ce récit, Magne s'était ému, une épopée merveilleuse et

grandiose avait grandi dans son cerveau en même temps que l'âpre curiosité du savant : « As-tu vu l'homme des bois ?... »

— Je l'ai vu, j'ai été dans Kyamo. L'homme des bois est plus grand que nous, mais surtout plus large. Il a la poitrine plus profonde que celle du lion; ses bras sont invincibles; plus d'un des nôtres a pénétré dans la grande forêt, sans armes, solitaire. Lorsqu'on est humble et doux, il ne vous arrive pas de mal... mais la colère de l'homme des bois est terrible !

— Les hommes des bois sont-ils en grand nombre ?

— Oui, ils sont nombreux, sûrement, la forêt en renferme plusieurs centaines de villages...

— Mais ils ne vivent pas en groupes ?

— Non, chaque homme vit à part avec ses femmes, mais très voisin d'autres familles. Ils se réunissent quelquefois par villages et par tribus pour des expéditions. Ils savent alors choisir un chef... »

Magne baissa la tête et rêva. Son rêve était doux à son cœur. Il voyait, dans l'hermétique vastitude de Kyamo, un majestueux vestige de la très antique histoire de l'être. En ce domaine vierge, l'intelligence de celui qui fut le rival de l'homme avait gardé des traces d'un état supérieur : des rudiments d'organisation, un système de défense forte et réfléchi, une énergie vitale considérable.

Là vivait l'analogue de ce qu'avait été l'homme à l'époque tertiaire, un animal qui, pour des raisons mystérieuses, avait échoué où son émule avait réussi. Là vivait la genèse de l'humanité avant l'homme doué du verbe, c'est-à-dire un des plus émouvants, sinon le plus émouvant des poèmes épiques arrivés que puisse concevoir notre cerveau.

Magne résolut fortement, intensément, qu'il pénétrerait dans Kyamo, qu'il assisterait à la vie de ces êtres, qu'il les verrait agir dans l'intimité de leurs refuges...

Cependant, le grand brasier s'allumait à l'orée du village. Sa lueur effaçait celle de la lune et pâlit encore les étoiles. Les nègres poussèrent des clameurs joyeuses d'enfants.

Dans la plaine, les bêtes étonnées, se turent d'abord, puis reprirent leur clameur de chasse, de terreur et d'amour. La fumée dissipa les aromes exquis de la plante, et bientôt un buffle, des antilopes, furent mis à rôtir sur la flamme.

Magne, pensif, sentit s'accroître, plus forte de minute en minute, sa résolution de pénétrer dans les profondeurs de Kyamo.

La forêt des vieux âges ! Plus vénérable, plus vierge qu'aucune forêt des Amazones, qu'aucun buisson australien, peuplée d'arbres millénaires, et pourtant percée de vagues sentiers, de voies frustes. Magne y avait pénétré, seul, d'après l'affirmation répétée des sauvages que les Hommes des Bois immoleraient

irrésistiblement les téméraires qui y pénétreraient à deux ou en troupe.

Etonné de ces sentiers qui la parcourent à travers le désordre immense des végétations, il marchait depuis quatre heures ; l'atmosphère lourde, les demi-ténèbres, la vie trop abondante, trop menaçante, tout pesait lourdement sur son imagination et l'emplissait d'angoisse. Deci, delà, quelque grosse bête avait fui devant lui, parmi la multitude des petits organismes où quelque respiration puissante l'avait tenu aux aguets.

Mais nulle part, il n'avait aperçu ce qu'il cherchait, le Grand Anthroïde, roi de cette prodigieuse patrie des Arbres. Des traces, cependant, des empreintes digitales, et son cœur avait battu, tandis qu'il tâtait involontairement ses revolvers dissimulés dans ses poches. Il fouillait les pénombres d'un regard un peu trop attentif, un peu trop fébrile, plusieurs fois avait eu un peu d'hallucination optique, cru apercevoir la large face noire, le crâne à cheveux rares, les énormes bras velus d'un gorille : mais de réalité, aucune.

Las, il s'assit sur une racine géante, il réfléchit. Malgré le nerveux malaise provoqué par la forêt, par la sensation d'être aussi loin de tout secours, de toute humanité, que s'il avait été à mille lieues au fond d'un désert, sa résolution n'avait pas bronché. Au rebours, plutôt. Il se sentait un désir plus indomptable, une curiosité plus extrême de connaître les mystérieux souverains de



Kyamo. Il était de la lignée de ceux dont l'ardeur s'éveille devant l'obstacle, dont la volonté se double par la crainte. Et au simple projet primitivement formé de voir, d'observer quelques gorilles dans leurs habitats, se substituait lentement une pensée plus étendue : vivre parmi eux, pendant que Kamstein et Hamel contourneraient Kyamo, être pour une saison un des leurs, admis volontairement parmi eux.

Par quel stratagème, par quel acte y parvenir, il ne le savait guère lui-même, et il y songeait, la tête basse, le front contracté. Mais, comme toujours chez ceux qui, ayant connu beaucoup d'aventures, en savent les vicissitudes, il dut finir par espérer quelque hasard — un de ces hasards dont ne profitent, au reste, que les hommes de volonté et de flair.

Comme il rêvait à ces choses, une clameur lointaine le fit tressaillir. Il se leva en sursaut, il regarda.

Dans la lueur incertaine, verdâtre, tremblotante, les branches, les lianes, les fûts des arbres séculaires, à peine s'il voyait à deux cents pas. Cet horizon court ajoutait à l'impression de vitalité saisissante, d'occulte et noire puissance et, comme d'âmes antiques flottant dans l'atmosphère alourdie, comme d'une infi-

nitité de forces organiques mortes ou en formation électrisant ce terreau où la même forêt s'était reproduite peut-être dix mille fois depuis les âges tertiaires.

La clameur continua, vaguement ressemblante au bruit d'une foule humaine. L'oreille tendue, Magne chercha à l'analyser — et quoiqu'il ne fût pas sans appréhension, je ne sais quelle force l'entraînait, irrésistible, à aller voir.

Machinalement, il se mit en marche, à pas étouffés. A mesure qu'il approchait, la clameur se fit plus haute, ressembla moins à un tapage humain. Plutôt était-elle grondante comme celle des buffles et aboyante comme celle des grands dogues. Elle s'apaisait parfois, pour reprendre plus haute, formidable.

Magne eut un instant d'hésitation. Comment calculer le péril auquel il marchait — mal peut-être — et comment l'éviter s'il approchait trop ? Vaines raisons ! Sa curiosité devint excessive, presque morbide. Il avait la certitude d'approcher d'un mystère, d'une scène inconnue de tous les savants du monde, et qui, de plus, se rapportait au Grand Anthroïde.

Il avança donc, il avança malgré lui, malgré toute raison, malgré toute sagesse. Le voilà à portée de la vue. A travers les ramures d'un boabab il voit une troupe d'êtres noirs, velus, de grande taille, mais indéterminables encore. Il faut approcher, il faut voir. Toute prudence l'abandonne ; sa curiosité est devenue une ivresse, une auto-suggestion : rien ne le fera reculer. Il épie, il s'oriente. Là-bas, un tronc énorme, creux, fissuré, lui apparaît, — son œil de botaniste lui dit qu'il existe d'autres fissures, dans la direction opposée, révélées par des effets de lumière, et par lesquelles il pourra observer l'étrange pandémonium entrevu.

Que faire pour passer inaperçu ? Et le flair des Anthroïdes ne le découvrira-t-il pas, même si leur regard ou leur ouïe ne perçoivent sa présence ?

Il osa espérer. Il se dit que la foule même qu'ils faisaient, d'odeur animale forte, dissimulerait sa faible odeur d'homme blanc, vêtu d'habits qui la diminue encore. Et, sans plus raisonner, il s'abandonna à l'aventure. Rampant, de souche en souche, de plante en plante, de fût en fût, il se rapprocha de l'arbre creux. Plus de la moitié du chemin fut ainsi parcourue. Soudain, il eut un violent battement de cœur. Un silence s'était fait. Des têtes noires, des yeux brillants se tournaient dans sa direction. Il se fit un épouvantable silence : « Je suis trahi ! » songea-t-il.

Aplati contre terre, il attendit, résigné, comprenant qu'il ne pourrait pas fuir, se dissimulant pourtant avec soin. Du reste, plus un doute, les grandes bêtes noires, accroupies, dans des poses de meeting, c'étaient bien les Hommes des Bois géants, les terribles gorilles de Kyamo. Deux minutes coulèrent, puis une voix mugit, d'autres suivirent ; Magne, avec une joie profonde, constata qu'on ne l'avait pas vu : « Ils sont assez les maîtres de la forêt pour ne pas se troubler vite. Depuis tant de siècles de domination, comme leur sécurité doit être grande ! »

Immobile, il les admira. C'étaient des colosses, de superbes organismes musculaires. Certains devaient avoir trois fois le poids d'un homme, quoique leur hauteur dépassât à peine la moyenne humaine. Mais leurs jambes étaient courtes, leur poitrine énorme, profonde, herculéenne. Leurs bras devaient étouffer les lions et terrasser les rhinocéros.

Magne se sentit un singulier orgueil. En ces bêtes athlétiques, il fut heureux de reconnaître le prototype de l'homme primitif ; il fut heureux de se dire que notre ancêtre n'avait pas été, à l'origine, l'animal faible et désarmé des vieilles théories, mais au contraire un redoutable adversaire « physique » des plus grands fauves. Oui, nos aïeux d'avant la parole, furent puissants de muscles, formidables dans la lutte corps à corps, avant de dominer le monde par le cerveau. Sans affirmer que leur pouvoir de combat immédiat fût à la hauteur de leur victoire intellectuelle, sans dire qu'ils furent la bête la plus forte, ils furent du moins parmi les bêtes les plus fortes...

Hanté, à travers son émoi, de ces réflexions, Magne avait cependant repris son évolution vers l'arbre creux — et il y arriva, sans nouvel encombre. — Ainsi qu'il l'avait prévu, l'arbre était fissuré suffisamment pour voir tout ce que feraient les gorilles. Il s'y glissa, il s'y tapit dans un recoin obscur, il contempla la scène extraordinaire que, plus tard, il nomma le Grand Conseil de l'Homme des Bois.

Spectacle extraordinaire, en effet. Dans un espace de dix à douze ares, le terreau de la forêt était nu, couvert de quelques mousses, de quelques menues plantes, et cet espace, elliptique sous les branches des arbres d'alentour qui interceptaient en grande partie la lumière, formait une espèce de hall naturel.

Là se tenaient accroupis une multitude d'hommes des bois, environ quatre cents, tous mâles, tous adultes. Une espèce d'ordre présidait à leur groupement, comme aussi à leurs attitudes. Tantôt l'un, tantôt l'autre, faisait des gestes réguliers, que les yeux de tous suivaient attentivement. Des cris accompagnaient ces gestes, cris qui portaient évidemment les caractères soit de l'approbation, soit de la désapprobation. A voir les jeux des phy-

sionomies, la répétition de certains mouvements, Magne ne douta pas qu'il n'eût devant lui une espèce de grand conseil de ces bêtes singulières. Pendant les silences, c'était un visible recueillement, des contentions d'esprit, tout l'aspect d'une assemblée humaine dans une circonstance importante. Sans doute, les faces étaient presque canines, les mâchoires énormes et proéminentes, le front fuyant et peu ample, mais tout cela n'infirmit pas la relative intelligence de l'ensemble : et Magne se souvint d'avoir

rencontré des africains aussi éloignés en apparence du type homme que ces anthropomorphes...

Que discutaient-ils ? Quel péril à conjurer, quelle expédition, quelle œuvre en commun à accomplir ? Magne ne pouvait en aucune manière le deviner, mais certes, la chose en dispute devait être importante. La seule indication probante était une indication de direction. En effet, les mains, les visages se tournaient fréquemment d'un même côté, à peu près vers le sud.



« Est-ce un ennemi, un phénomène... quelque aventure heureuse ou malheureuse ? »

Qu'il eût été intéressant de le savoir ! Mais quant à prétendre deviner, Magne se persuada vite que c'eût été vain : pour embryonnaire, ce langage de l'Homme des Bois devait exiger du temps pour s'acquiescer. Quant à douter que ce fût un langage, non ! Le naturaliste, expert aux nuances de la vie, démêla avec certitude des retours de combinaisons, une mathématique des doigts et des bras bien simple si on la compare à la subtile mimique de nos sourds-muets, mais bien savante et complexe par rapport à tout ce qu'on observe parmi les mammifères supérieurs.

Ah ! oui, qu'il eût été intéressant de le savoir. Quel enseignement profond sur l'origine du langage, quelle page à ajouter au beau livre de la préhistoire imprimé dans les diverses couches de la terre !

« Je serai des leurs, résolut Magne... Quel que soit le sacrifice de dignité que j'y doive faire... dussé-je être le plus humble de leurs serviteurs... leur chose... leur esclave... et je SAURAI ! »

C'était simple à dire. Mais comment y parvenir ? En se livrant, en se faisant volontairement leur captif ? Y consentiraient-ils seulement ? Ne le déchireraient-ils pas, surtout, s'il osait paraître à l'heure (sans doute sacrée) du Conseil ? Ou, s'ils dédaignaient de le mettre à mort, ne le chasseraient-ils pas piteusement de la forêt ?

Ces réflexions coururent en désordre par le cerveau de Magne. Elles ne le découragèrent pas. L'auto-suggestion scientifique, l'état hypnotique de Plinè périssant dans l'éruption du Vésuve, le tenait solidement. Il ne songea pas une minute à reculer, mais seulement à tourner les difficultés.

Comme il rêvait à ces choses, il entendit, tout près de lui, un

léger grattement. Il se tourna, il vit dans la demi-ombre une espèce d'enfant noir, un petit anthropoïde qui fixait sur lui des yeux ronds et surpris. D'où venait-il, que faisait-il là ? Il n'eut pas le temps de s'en rendre compte : l'enfant venait de pousser un cri, un cri d'effroi provoqué par un mouvement de tête du naturaliste. Aussitôt, il se fit un silence dans le rond-point du conseil. L'enfant répéta son cri. Les hommes des bois se levèrent, une douzaine se précipita vers l'arbre creux. Magne n'attendit pas qu'ils le surprissent au gîte, il voulut les recevoir au grand jour. Il sortit de son abri, après avoir écarté doucement l'enfant anthropoïde, il se tint dans une attitude paisible, résignée, en évitant, selon les conseils des nègres, de lever les yeux sur les arrivants.

Soudain, il se sentit soulevé de terre ; il étouffa dans une étreinte irrésistible. Il crut sa dernière heure venue, il porta machinalement la main à sa poche pour chercher son revolver. Des hurlements s'élevèrent, l'étreinte formidable se desserra un peu.

Magne, entre ses paupières mi-closes, observa.

Il était environné d'une multitude agitée, curieuse, de têtes noires où apparaissaient des mâchoires puissamment endentées, et qui, à ce moment, apparurent féroces et sanguinaires. Sa vie n'appartenait plus qu'au hasard. Quoi qu'il tentât, son effort serait misérable, piteux, inutile. Son extermination par les mains d'un seul de ces géants ne prendrait assurément pas une demi-minute, si une fois elle était résolue.

Il eut alors la singulière sensation notée par Livingstone sous la griffe d'un lion : un effarement si grand qu'il en abolissait la terreur, une impossibilité de souffrir du péril. Il entendait, il voyait un débat s'engager à propos de lui ; quelques mains musculeuses se portèrent vers lui en menace. Puis, il y eut un répit. Un

homme des bois, colosse parmi ces colosses, s'avança. Il fit quelques gestes d'apaisement à la foule, il parla, il discourut. Le calme se fit. Celui qui tenait le prisonnier l'emporta vers la clairière où on le déposa sur le sol. Graduellement, il revint à l'émotion *lucide*, à l'angoisse de ce qui allait se passer.

Il remarqua qu'il était l'objet d'une curiosité intense. Jamais pareil être n'avait paru dans la forêt de Kyamo. Ses cheveux blonds, son pâle visage, ses vêtements gris-pâle, sa casquette à double visière, tout en faisait pour des gorilles une bête extraordinaire, une bête mystérieuse, inconnue de toute éternité dans les pénombres sylvestres. Le nègre leur était familier, ils l'avaient combattu, maintenu hors de leur domaine, ils devaient le considérer comme un rival moins redoutable que le lion.

Mais celui-ci, d'où est-il, comment est-il arrivé, menace-t-il la sécurité de la race? Et une inquiétude apparaît sur les lourds visages, une incertitude. Faut-il, ne faut-il pas le sacrifier? Faut-il le tuer, le chasser avec dédain ou le garder en servitude?

Ces questions furent agitées avec, sans doute, des arguments bien indéfinis; mais enfin ils le furent (du moins c'était la pensée de Magne). A un moment, un homme des bois approcha, sembla vouloir se livrer à quelque suprême violence. Terrassé, les bras maintenus, Magne se sentit sans force. Il baissa les paupières, il attendit. Aucun coup ne tomba sur lui. Le nouveau venu fut écarté par ses compagnons. En rouvrant les yeux, le naturaliste comprit à l'attitude de tous que, provisoirement, son existence était sauve. On le transporta hors de la clairière, on l'étendit entre des racines, sous la garde de deux anthropoïdes, et ses membres furent enchevêtrés par des lianes, en manière de liens.

Il entendit, au loin, que le Conseil continuait sa séance. Son incertitude était profonde, sa tristesse amère, et pourtant il ne regretta pas encore de s'être livré à cette ténébreuse aventure, sa curiosité de savant persista, se compliqua, avec cette ténacité d'illusion qui a, de tout temps, caractérisé les grands chercheurs.

* *

C'est au matin. L'aurore resplendissante et rapide a passé, l'Astre de vie gravit le firmament, le grand jour est venu. La forêt

semble finir, mais ce n'est qu'une illusion : le large fleuve qui passe, qui s'étend, en largeur, presque aux confins de l'horizon, perce Kyamo, mais ne la limite pas : elle continue au loin sa grande vie végétale. On peut voir sommeiller de monstrueux crocodiles sur les rives, planer de grands vautours dans les altitudes bleues, des hippopotames flotter lourdement sur les eaux verdâtres. Une autre vie, plus surnoise, parasitaire, cachée, opulente, belle, sinistre ou joyeuse, se devine parmi la fécondité des végétaux.

Sur un des replis des rives, des anthropoïdes se tiennent en campement. Leur nombre est considérable : ils sont mille peut-être; et, parmi eux, humble, se tient un homme d'Europe, un pâle prisonnier.

Magne est nu, car on lui a déchiré ses vêtements. Il a faim, car on le nourrit à peine de quelques rogatons. Il est las, car on lui laisse peu de repos; on lui trouble perpétuellement ses sommeils. Le roi des êtres terrestres est humilié, écrasé par la splendeur des anthropoïdes, par leur force colossale, par leur haine — mais non par leur mépris.

Le premier jour de captivité, après que la vie lui eut été définitivement laissée, ses maîtres furent plus curieux que cruels, ils dédaignèrent sa faiblesse. Mais à certains de ses mouvements, de ses gestes, de ses attitudes, il leur inspira de l'inquiétude. Leur instinct devina en quelque sorte qu'il était, lui, l'inconnu, d'une race parvenue où jamais ils ne parviendraient. Ils le surveillèrent plus étroitement, ils se défièrent, et chaque jour, il devint plus incertain *s'ils ne se décideraient finalement pas à l'immoler*. En même temps, ils se cachaient de lui; pour tous leurs actes les plus importants, ils lui ôtaient cette possibilité de les observer à laquelle il avait fait un si terrible sacrifice.

Magne songeait à ces choses, misérablement. Après une petite marche matinale, ses maîtres et lui venaient d'arriver au bord du fleuve; ils y avaient rejoint une nouvelle bande d'anthropoïdes au moins aussi nombreuse que la leur, qui semblait les y attendre.

A travers le brouhaha de la rencontre, les gestes indicateurs, les mimiques, Magne comprit ce qui amenait ces êtres en ce coin de la forêt.

Là-bas, à quatre cents mètres environ du bord, on apercevait une île très longue, quoique médiocrement large; des êtres y gesticulaient, interpellaient les anthropoïdes du rivage. Magne reconnut en eux des frères de ceux-ci. Ils semblaient souffrants, maigris, en détresse — surtout les femelles avec leurs petits.

Et le drame du Grand Conseil s'expliquait, l'appel des gorilles à travers la forêt, les réunions, les expéditions, en même temps que se décelait une organisation très humaine, une solidarité entre les divers groupes d'hommes des bois qui, de moins en moins, permettait de les confondre avec les gorilles vulgaires.

Mais par quelle aventure était échouée là-bas, sur cette île en plein fleuve, toute une tribu, toute une tribu d'êtres qui évidemment ne connaissaient ni la nage, ni le plus rudimentaire procédé de navigation?

Ce problème passionna Magne, lui fit oublier ses souffrances. Il analysa le paysage, il suivit avec attention la discussion des gorilles du rivage (car en ce moment d'excitation on oubliait de le surveiller). Deux caractéristiques capitales dirigèrent ses recherches : un grand roc, comme rompu fraîchement à la cime, émergé au bord du fleuve, un autre roc debout sur l'île : « Y avait-il un pont ? » se demanda-t-il.

Un pont? Construit par eux?

Non... Une bizarrerie de la nature plutôt; un pont naturel, — et, chez les anthropoïdes, une habitude séculaire de le franchir pour aller à l'île (habitat d'une petite tribu ou campement provisoire), puis un cataclysme... l'écroulement du pont...

Il se retint de se frapper le front pour ne pas attirer l'attention; il murmura : « Oui... oui... cent fois oui... j'y suis... C'est là la solution du problème... »

La mimique expressive des gorilles paraissait encore confirmer ses conjectures. Alors, il lui vint au cœur une vaste, une douce espérance.

* *

Qu'est-ce, en effet, que désiraient les hommes des bois, vers quel but allaient-ils condenser leurs efforts? Evidemment, sauver les autres là-bas, essayer de trouver un mode de communication quelconque : « Et, se dit-il, sûrement ils ne réussiront pas... Ignorant l'art de nager, incapables de comprendre l'esquif, radeau ou tronc d'arbre, — car sinon, ceux de là-bas se fussent évadés — jamais ils n'atteindront l'île... et moi, je pourrais... je pourrais mériter leur reconnaissance... gagner mon droit de séjour libre... »

Son cœur tressaillit. Il regarda de nouveau les anthropoïdes. Son intelligence surexcitée interpréta le plus fréquent de leurs gestes actuels : une confuse mimique de mensuration de distance



entre les deux rocs : « Un pont !... Ils rêvent un pont !... Pauvres diables ! »

Il s'assit, il attendit. Deux heures s'écoulèrent — et les gorilles s'étaient mis à l'œuvre. Ils avaient déterré l'arbre le plus élevé des environs — un arbre de plus de soixante mètres de hauteur. Lentement, maladroitement, ils l'avaient hissé au sommet du roc : « Ah ! les enfants ! se dit Magne. Ils vont essayer de le faire toucher, par l'autre bout, à l'île... »

Tout à la fois il s'apitoyait sur leur ingénuité et la trouvait merveilleusement intelligente pour des anthropoïdes : « De vrais

hommes, après tout... car l'idée du pont *existe* en eux... Et qu'importe qu'ils ne sachent pas calculer la largeur de l'abîme ? »

L'arbre fut redressé, mais sans appareil, sans essai de leviers ou de lianes-cordes, par simple traction sur ses énormes racines et par la vigueur indomptable des travailleurs. Puis, lentement, après l'avoir orienté, on le laissa tomber. Il tomba, il croula dans le fleuve. Il y eut une clameur rugissante, furieuse, puis un découragement morne, une douloureuse taciturnité.

Alors, Magne s'avança.

Il s'avança vers le groupe de ceux qui venaient d'échouer dans



leur tâche et vers leur chef, celui que, depuis son séjour parmi les gorilles, il avait reconnu comme le plus intelligent.

D'un geste expressif il montra l'arbre à trois reprises, puis il se montra lui-même et il recommença ; il établit une coordination de gestes entre lui et l'île, *il fit vaguement comprendre qu'il voulait faire quelque chose* pour ceux de là-bas. Curieux, avec aussi quelque défiance, on le regardait. Il insista, puis il marcha vers un arbre tombé, il chercha une pierre pointue sur le rivage, il se mit en devoir de détacher des branches.

Il y eut, entre tous les gorilles, une série de conversations gesticulées, et l'impression qu'avait voulu faire naître Magne se propagea : une *vague* espérance.

Quand il eut détaché une première branche, il réussit à se faire partiellement aider : il frappait, entamait, et les hercules gorilles arrachaient, en la tordant, la branche. Il travailla ainsi jusque vers les deux tiers du jour, puis se trouva posséder une cinquantaine de branches qui, jointes à quelques vieux troncs de saules, pouvaient constituer un radeau. Il était allègre, plein d'espoir. Ses apprentis étaient devenus rapidement plus adroits qu'au début. En outre, on lui avait distribué de la nourriture.

Il commença à chercher des lianes. Tout de suite il eut des centaines d'assistants. Puis il lia ensemble les pièces du radeau, se faisant apporter les branches et les troncs de saules. Cela dura jusqu'à trois heures avant le crépuscule du soir.

Et le radeau fut construit.

Alors, faisant aux anthropoïdes un grand geste d'allégresse, il recommença obstinément à monter l'île.

* *

Ici se présente la difficulté capitale de son projet : décider un des anthropoïdes à l'accompagner sur le radeau. Car de partir

seul, de se présenter aux échoués sans intermédiaire, c'était trop évidemment exciter leur défiance. Pourquoi se résoudraient-ils à risquer ce qu'aucun de leurs frères de la rive n'aurait osé risquer pour venir à leur secours ?

Magne essaya d'exprimer cela. Il ne fut pas compris. Faisant alors mettre le radeau au fleuve, non sans peine, non sans risquer des malentendus et de mauvais traitements, il le manœuvra d'une godille grossière, il s'éloigna de la rive, puis il y revint. Un linéament de prescience parut alors se faire dans l'esprit de quelques-uns, et Magne, dix fois, vingt fois, montra l'île et le radeau alternativement, imita le mouvement de godille, l'avance de l'esquif sur l'onde.

Une fois de plus il se fit une compréhension *vague*. L'anthropoïde le plus intelligent parut songer à courir le risque. Mais sa profonde terreur de l'eau le retenait évidemment. Remontant en radeau, Magne évolua, quitta la rive, y revint, montra de vingt manières la sécurité de cette navigation primitive. Alors, lentement, avec une hésitation, une angoisse évidentes, avec les mouvements frileux d'un enfant qui trempe son pied dans l'eau, le chef gorille descendit sur le radeau.

« Ah ! enfin !... » pensa Magne.

Il lui monta par la tête un sentiment d'orgueil, une satisfaction de savant qui a triomphé de la rebelle matière. Tandis qu'il lançait de nouveau son embarcation, il souriait, il songeait qu'il avait su faire tourner au profit de ses projets ce hasard auquel il rêvait dans l'intérieur de l'arbre creux.

Lentement le radeau approcha de l'île, avec une dérivation point trop considérable. Le compagnon de Magne, d'abord nerveux, agité, tremblant, se rassurait par degrés. Son œil intelligent observait les mouvements de l'homme, établissait une relation entre ces mouvements et l'avance de l'esquif. Une sympathie naissait aussi, née de ce qu'il y avait d'extraordinaire pour le

gorille dans une telle aventure. Magne sentit qu'il acquerrait un camarade, un protecteur, peut-être un élève.

Enfin le radeau aborda, et tandis qu'on l'amarrait dans une crique, une foule d'êtres hâves, fiévreux, impatients, se pressa tout autour.

« Ne nous inquiétons plus... pensa Magne. C'est *lui* maintenant qui expliquera toute l'aventure. »

En effet, le compagnon se mit à haranguer, du geste, ses congénères. Un solennel silence s'établit. Les faces maigries, les yeux dilatés se fixaient sur lui avec une acuité intense. Et la scène ne manquait pas de grandeur. Il sembla que ces infortunés fussent un peu affinés par la souffrance, qu'ils comprissent plus vite tout ce qui avait rapport à leur sauvetage. Ce qu'ils comportaient d'humain se marquait mieux en eux : c'est qu'ils avaient connu l'horreur des détresses, l'épouvante de l'abandon. Leurs âmes avaient passé par ces secousses suprêmes où l'animal puise des ruses nouvelles ou des notions plus fines.

En moins d'un quart d'heure, une douzaine d'entre eux étaient décidés à être du premier retour à la rive. Magne les disposa soigneusement au centre de l'embarcation, démarra avec des précautions infinies. Un recueillement attentif accompagna ce départ. Les passagers, à part un grelottement d'effroi, se soumettaient aux recommandations du chef gorille. Et l'on fila vers la rive, sans hâte.

Un quart d'heure s'écoula. L'eau était paisible, presque étale, le tangage du radeau très faible. La rive fut facilement atteinte.

Alors s'éleva une rumeur immense, un brouhaha sauvage, joyeux, frénétique. Magne fut entouré, caressé par des mains colossales, en proie à des étreintes amicales. Toute haine, toute défiance avaient disparu contre la bête pâle et mystérieuse qui sauvait de la mort les hommes des bois naufragés.

Le début de la Nuit. Une lune vague et vaste à peine vient de paraître à la base de l'horizon. Elle est semblable d'abord à un globe de laine rouge, puis à un métal dépoli, puis à un disque aigu qui se dore et s'argente. Magne rêve au bord du fleuve. Ses vœux sont remplis. Il est devenu l'hôte sacré des anthropoïdes, l'être qu'on respecte, admire, et à qui peut-être, confusément, on rend un culte ! Il peut les étudier sans souci, sans hâte, et quel livre adorable s'édifie dans sa tête, à mesure que ses observations augmentent ! Par lui, le poème merveilleux de l'homme tertiaire sera révélé, non pas le poème d'imagination — si beau puisse-t-on le concevoir — mais la haute, la religieuse, la divine vérité. Par lui on pourra deviner ce que furent ces âges de l'enfance cérébrale où un être fut élu parmi les êtres pour prendre place au-dessus de toutes les bêtes.

Et ce rêve est plein de bonheur, plein de tendresse : il aime ces frères de notre précurseur préhistorique, il aime leur forte sauvagerie, leur fière lutte contre la Mort de l'Espèce, il voudrait fermement trouver quelque moyen de leur conserver les profondeurs de Kyamo contre l'envahissement des explorations, contre la rage conquistadore des Européens.

Il se perd dans ce songe ; la lune monte en se rapetissant, à

mesure que sa lumière augmente. Des bêtes se lamentent au fond des forêts, les rumeurs du fleuve sont semblables à une vaste et intermittente respiration.

Et Magne se sent envahir par une sérénité aussi calme, aussi délicate, aussi charmante que le tremblement des rayons parmi les feuilles des saules.

En décembre 188., la sentinelle qui gardait le poste français de Nouvelle-Metz, un des postes les plus avancés dans l'Afrique centrale, vit venir vers elle un être humain fantastique, vêtu d'une espèce de tissu de fibres couleurs de tabac, la chevelure et la barbe démesurées. Cet être portait sur son dos un gros rouleau attaché comme une giberne, rouleau qui rappelait les papyrus des temps antiques.

Au cri de la sentinelle, qui le prit pour un spécimen de race inconnue — (il était blond, le teint hâlé mais nullement noir ni olivâtre), l'arrivant répondit :

« Citoyen français !... Je demande l'hospitalité... »

La sentinelle héla. Des hommes du poste accoururent avec un officier. Le nouveau venu réitéra sa phrase et l'hospitalité lui fut cordialement accordée.

Aux questions des hommes du poste, il répondit d'abord :

« Je suis Magne... un naturaliste explorateur... donnez-moi quelque chose à boire... je me meurs d'épuisement ! »

Réconforté par une petite collation de pain, de figues, de poisson et d'eau, il raconta une merveilleuse histoire à ses auditeurs. Il dit ses pérégrinations à travers des contrées inconnues, de vastes terres, de marécages et de fièvre, de sinistres et stériles déserts. Il dit ses fuites devant des tribus féroces, la mort cent fois évitée de la main de l'homme, de la griffe des fauves, les heures de famine et de maladie où tant de fois il faillit succomber. Il dit tout cela aux braves gens que sa parole charma comme un beau conte, comme une fabuleuse odyssée.

Mais (malgré qu'il en fût bien tenté après des années de solitude), il ne divulgua pas le principal. Il céla son aventure de la forêt de Kyamo, le peuple anthropoïde, les mœurs extraordinaires de ces derniers représentants d'une race tertiaire qui avait *failli* devenir une race humaine. Il céla ces choses à l'officier et aux soldats de Nouvelle-Metz. Il les céla ensuite au cours de tout son long voyage d'Afrique à Paris — et même parmi nous, il l'eût céla encore, si les explorations, de plus en plus nombreuses et précises (et parfois si cruellement sanglantes) n'avaient fini par le persuader que la découverte de Kyamo était désormais une chose fatale, une question de mois plutôt que d'années.

Il lui a paru alors préférable de dévoiler son secret — dans l'intérêt même des anthropoïdes, — et que l'éloquence de son plaidoyer, ses raisons si péremptoires pour la conservation d'une race infiniment curieuse, déciderait un grand mouvement de savants européens ; et que, enfin, au minimum, son œuvre retarderait plutôt qu'elle n'avancerait la destruction de l'antique frère tertiaire de l'Homme.

C'est pourquoi il a fait paraître sa grandiose *Étude sur les Anthropopithèques de la Forêt de Kyamo*.

J.-H. ROSNY.

(Illustrations de Edwin Lord Weeks.)





DANS LE BROUILLARD

PAR JEANNE MAIRET

A bord de *The Ocean Queen*, ce 18 août 188...

... La vie à bord a changé. Nous sommes à moins de deux journées de terre. On renait, on se regarde, on cause. Les passagers qui, en descendant ou en montant, examinent la carte sur laquelle de petits drapeaux piqués indiquent le trajet accompli dans la journée, ont perdu leur air de résignation lugubre; ils se frottent les mains, ils se disent « bientôt »...

J'avais connu, pendant tout le commencement du voyage, cet isolement de la table qui m'est si particulièrement odieux. La mer avait été abominable; presque toutes les femmes, beaucoup d'hommes aussi, avaient été fort malades. Des autres tables, où se trouvaient quelques vaillants, j'entendais des bribes de conversations plus anglo-saxonnes les unes que les autres; je reconnaissais ces voix un peu nasillardes qui, depuis deux mois, me poursuivaient dans mon voyage aux États-Unis. La table que je présidais en ma qualité de voyageur solide était réservée aux quelques Français qui, en rentrant chez eux, désiraient passer par l'Angleterre. Depuis deux jours elle se garnit un peu. La place à ma droite reste pourtant vacante. Elle doit être occupée par une veuve, une madame Deraysme, qui a particulièrement souffert, à ce que j'ai compris. À ma gauche, un compatriote au teint brouillé est venu s'asseoir depuis hier. Il est encore obligé de temps à autre de s'éclipser rapidement et parle d'une voix dolente. Il me déplaît. Ses moustaches sont trop noires et cirées — même par ce temps de mal de mer. Il est d'une politesse obséquieuse. Je me tiens sur la réserve; je n'aime pas les hommes plus âgés que moi qui cherchent à me flatter. Il paraît que la solidité de mon estomac lui inspire une admiration presque craintive. Son visage huileux, ses yeux d'un bleu mort, sa tête chauve ornée de quelques cheveux soigneusement ramenés ne me sont pas inconnus. Où ai-je pu voir cet animal-là?...

Deux heures de l'après-midi.

... Comme je n'ai rien à faire, que j'ai lu les livres que j'avais emportés, que je ne connais personne dans cette ville flottante, du moins personne qui me soit le moins du monde sympathique et que je suis las de regarder les petites Américaines bien portantes et infatigables maintenant, qui se font accompagner par des jeunes gens en ulsters et en casquettes de loutre dans leurs

promenades sur le pont, je reprends mon journal où j'avais pourtant griffonné quelques mots ce matin. Je crois que je le reprends pour dire que madame Deraysme a déjeuné à ma droite tantôt. L'homme à la moustache cirée la connaît évidemment, car il l'accapare d'une façon indécente, lui lançant des compliments énormes et du plus mauvais goût. Je me suis contenté de lui dire deux mots. Elle a répondu très gentiment en levant de beaux yeux bruns encore un peu cernés. Le son de la voix est très agréable; quelque chose de particulier cependant dans l'intonation frappe l'oreille. Elle n'a pas, à proprement parler, d'accent. Mais je doute qu'elle soit une compatriote, malgré son nom. Est-elle jolie? Je crois que non. Fine, plutôt et élégante. Un peu plus de trente ans, je pense... Voilà ce que c'est que la vie à bord. Comme on n'a rien à faire, on s'intéresse à des incidents infiniment petits que, dans la vie ordinaire, on négligerait totalement. Pour satisfaire ma curiosité naissante j'ai fait causer le docteur avec qui j'ai plus d'une fois fumé mon cigare. Voici ce qu'il sait d'elle :

Madame Deraysme n'est pas française; j'avais deviné juste. Mais elle n'est pas, à proprement parler, Américaine, malgré sa naissance. Née et élevée à Paris, elle a épousé un Français qui, paraît-il, ne l'a pas rendue fort heureuse. Elle est maintenant veuve, n'a jamais eu d'enfant, et vient de faire un voyage aux États-Unis pour recueillir un héritage assez estimable — très estimé surtout du monsieur à la moustache qui se fait appeler M. de Mirbon. Il laisse entendre qu'il aurait droit au titre de comte, mais que sa famille ayant laissé tomber la couronne, il ne l'avait pas ramassée, n'étant pas assez riche pour y faire honneur; il se contente de la particule. Je ne crois pas beaucoup plus à la particule qu'à la couronne. Cet individu, avec ses bagues, m'a tout l'air d'un garçon coiffeur en rupture de boutique. Je ne comprends pas que madame Deraysme, qui paraît une femme distinguée, puisse supporter sa présence. Elle n'a pas l'air de s'apercevoir qu'il lui fait la cour. Après tout, qu'est-ce que cela peut bien me faire?... Je devrais savoir, tout ingénieur que je suis — ingénieur et ours — que ce que les femmes aiment avant tout, c'est la flatterie, de quelque qualité qu'elle puisse être. Madame Deraysme a, du reste, un regard suppliant qui semble demander aide et protection de tout homme à qui elle parle et qui doit encourager les présomptions masculines.

Il fait très beau et très doux maintenant; la mer est toute

calme, presque sans vagues; on a peine à se figurer qu'il y a trente-six heures seulement elle était furieuse, qu'elle battait notre pauvre bateau de ses vagues énormes, comme enragée de ne pouvoir le mettre en morceaux. Il est superbe, notre paquebot, tout flambant neuf, doré sur toutes les coutures; il a déjà acquis une réputation de vitesse dont son capitaine est très fier; aussi, filons-nous avec une rapidité qui met tout le monde de belle humeur. Il semble que ce soit affaire d'honneur pour les passagers comme pour les officiers de faire le trajet en tant de jours, tant d'heures et d'humilier ainsi toutes les Compagnies rivales.

La vie maintenant est toute sur le pont. Les malades les plus éprouvés se font installer sur leurs *ship-chairs*, emmitouffés dans leurs couvertures. Elles restent là, sans bouger, n'aimant pas à parler, écoutant à peine. Mais celles-là sont rares. La plupart des femmes ont repris leur animation avec leurs belles couleurs; il se forme des groupes; les promenades à deux font rage. On va d'un bout à l'autre du vaste bâtiment, jusque là-bas où les pauvres sont entassés. Les malheureux, ont-ils dû souffrir pendant la tempête! Moi, je me promène aussi, désœuvré, assez triste et solitaire. Il y a parmi ces femmes, serrées dans leurs jaquettes et qui portent de drôles de petites casquettes masculines, plusieurs personnes qui paraissent aimables. Je crois que si je me mêlais à leur société, je n'y serais pas mal reçu. Je n'ose pas et je suis sûr qu'à leurs yeux je passe pour un monsieur très fier et très peu sociable.

Ma foi! j'en ai assez de ma solitude. Je tâcherai, après le diner, de devancer l'homme à la moustache. Je demanderai à madame Deraysme de faire un bout de promenade avec moi...

Ce 19 août.

Je suis seul à peu près sur le pont, par cette belle matinée douce, un peu voilée. Je m'installe pour écrire, et de temps à autre je lève les yeux, j'admire cette immensité d'un gris-bleu qui est la mer et qui se confond à l'horizon avec le beau ciel d'été; la brume les rapproche, les marie.

Hier soir, nous avions un clair de lune admirable. A l'arrière du bateau, madame Deraysme et moi, accoudés au bastingage, nous ne nous lassions pas de regarder le sillon lumineux que nous laissions derrière nous; cela faisait comme une voie d'argent se perdant dans un lointain mystérieux. Tout en admirant cette mer phosphorescente, ces petites vagues incessamment renouvelées, dont chacune portait au front comme une aigrette de diamants, j'apercevais, non sans une intime satisfaction, M. de Mirbon qui errait comme une âme en peine, n'osant interrompre notre tête-à-tête, furieux, je le devinais, de ne l'oser. Mais après son diner, il lui faut son petit *poker*. Il est très joueur, l'homme au teint brouillé. Les vices se paient, monsieur le comte, même en cette vie, parfois!

Il semblait que nous ne fussions pas étrangers l'un à l'autre, la veuve et moi. Il y a des natures qui se comprennent tout de suite, comme des visages aperçus pour la première fois et qui nous sont pourtant familiers. En marchant côte à côte, sur le pont, nous causions à bâtons rompus. Elle me questionnait sur mon voyage, sur mes impressions; elle me permettait, n'étant qu'une demi-Américaine, de faire mes réserves, de formuler quelques objections, tandis que, pendant mon séjour aux Etats-Unis, j'avais fini par comprendre que l'admiration est obligatoire; qu'on l'exige impérieusement à la façon de ceux qui vous crient: « La bourse ou la vie! ». J'avais voyagé en ingénieur, curieux des travaux hardis des compatriotes de madame Deraysme, des ponts suspendus, de celui de Brooklyn surtout, et mon appréciation de cette hardiesse lui faisait plaisir. Malgré sa vie passée en France, elle a gardé la fierté de son pays.

Cependant, ce qui est peu américain chez elle, c'est sa façon douce, ses yeux implorants, sa réserve aussi. Elle est bien femme — comme nous entendons ce mot, nous autres. Lorsque, fatigués de la promenade où l'on était par trop coudoyé par d'autres couples, flirtant et riant à qui mieux mieux, nous nous fûmes accoudés dans notre coin solitaire, elle se laissa questionner à son tour:

« Et vous, Madame, vous qui avez visité votre pays presque à la façon d'une étrangère, quelle a été, en définitive, votre impression — la dernière, la vraie? »

— C'est assez difficile à définir, dit-elle après un instant d'hésitation. J'aime beaucoup mon pays, je l'admire surtout, je viens d'y passer six mois et...

— Et vous lui tournez le dos.

— Je crois, fit-elle avec un demi-sourire, que c'est lui qui m'a tourné le dos.

— Et on prétend que c'est le pays de la chevalerie!

— En effet, je crois qu'il serait difficile de trouver une nation plus courtoise envers les femmes, plus respectueuse, plus amoureuse d'elles.

— Alors?

— Alors, monsieur Larive, voilà... c'est que je suis un peu une exception. Je me suis sentie dépaysée, et c'est chez nous un crime de lèse-patriotisme de se sentir dépaysé. On a pour les criminels de l'indulgence un peu méprisante, on plaide les circonstances atténuantes; mais le crime, s'il est pardonné, n'en reste pas moins un crime. J'avais déjà, étant jeune fille, fait un séjour d'un an à New-York, et, pieusement, j'avais cherché, comme un musicien dans un concert, à accorder mon instrument, à trouver le *la*, je croyais y avoir à peu près réussi. Cette fois-ci, mon violon n'était plus au diapason — oh! mais plus du tout. Je jouais de mon mieux et il en résultait des tons faux à faire grincer les dents. Le concert n'était plus le même, ou mon violon avait terriblement baissé de ton — je ne sais pas bien lequel. Ce qui avait été bien vu, il y a quatorze ans, était honni maintenant. Les engouements étaient

aussi violents que par le passé, mais ils avaient changé d'objet. Les admirations littéraires de ce temps-là et que, naïvement, je conservais encore, me firent toiser par des jeunes filles de dix-huit ans avec un mépris que rien ne saurait rendre. Mes toilettes étaient critiquées, mes paroles épluchées, mes moindres démarches étaient presque sujet de scandale. J'avais beau m'observer sévèrement, je faisais de perpétuelles bévues. Ayant eu le malheur de faire allusion à une naissance prochaine, je fus mise presque en quarantaine. On voulut bien ne pas me tenir rigueur à la fin, parce que, ayant vécu à Paris, portant un nom français, j'étais devenue incapable de distinguer le bien du mal, les convenances des inconvenances. Je vous assure que les juges en jupons, de dix-huit à vingt ans, sont des juges impitoyables devant qui je tremble; je sais si bien d'avance qu'ils me condamneront!

— Mais je suppose que les petites filles ne jugent pas en dernier ressort. Il y a pourtant en Amérique des hommes et des femmes, une société enfin qui n'est pas un perpétuel bal blanc!

— Mais c'est le bal blanc qui règne, en somme.

— Joli avenir que celui d'une nation qui se laisse gouverner par de petites impertinentes au nez retroussé et à la voix haute! Un théâtre, une littérature obligés de se soumettre à la critique de fillettes à qui on coupe encore le pain en tartines — cela promet!

— Ne prenez pas ma boutade pour vérité d'évangile, dit en riant madame Deraysme. Il y a un peu de vrai dans tout cela, mais seulement un peu.

— Il résulte de cette expérience, Madame, que votre place est de notre côté de l'Océan et non de l'autre. »



La veuve resta quelques instants silencieuse, comme attristée. Elle regardait la voie d'argent qui scintillait si gaiement. Puis elle dit d'un ton changé, non plus doucement railleur, mais très sérieux :

« Ma place est je ne sais où. Plus j'y réfléchis, plus je trouve que chacun de nous doit appartenir franchement à un pays, quel qu'il soit; que c'est un malheur d'être comme moi, cosmopolite; d'être à peu près française sans l'être tout à fait; de me trouver une étrangère chez moi, parmi ceux qui parlent ma langue; d'être aussi une étrangère dans le pays où j'ai grandi. Je crois — et ceci je le dis dans la sincérité de mon âme — que lorsque le patriotisme, robuste et sain, ne fait pas partie intégrante d'une nature, quelque chose manquera toujours à cette nature. Si j'avais

eu des enfants, j'en aurais fait des Français, rien que des Français. Si je m'étais mariée il y a quatorze ans, en Amérique, je serais restée là-bas fidèlement et mes enfants auraient parlé l'anglais un peu nasal de leurs camarades... »

Puis elle se tut, restant un peu songeuse. Je devinai qu'elle pensait au passé, à son mariage qui, on le sentait rien qu'à son attristé de sa voix, n'avait pas été bien heureux; on devinait aussi que l'avenir ne lui souriait guère. Elle était comme désignée pour être la proie de quelque chercheur d'aventures, d'un Mirbon quelconque, tant on sentait en elle un besoin de sympathie, d'affection. J'aurais aimé provoquer ses confidences, mais je n'osais pas. Enfin, je me hasardai à dire :

« Vous devez vous tromper, Madame, lorsque vous dites



qu'en France vous êtes, malgré votre éducation, restée une étrangère. Ce n'est guère possible.

— Ah! que si. J'ai pu adopter la langue, les idées sur bien des matières de mon pays nouveau, je n'en ai jamais adopté les préjugés. Et, voyez-vous, il n'y a que les préjugés qui comptent réellement. »

Elle avait de nouveau son petit air à demi moqueur derrière lequel elle s'abrite, derrière lequel elle cache volontiers ses pensées intimes. Bientôt elle me quitta, prétextant la fatigue, car elle est encore affaiblie par ses souffrances passées.

Je tâcherai, aujourd'hui, de reprendre notre conversation. Elle est très charmante, cette jeune femme — puis cela m'amuse tellement de faire enrager le Mirbon!

Quatre heures de l'après-midi.

Ce n'est pas moi qui fais enrager le Mirbon, c'est lui qui me fait enrager. Dès l'apparition de madame Deraysme, il s'est installé auprès d'elle et il ne la quitte plus. De mon coin, j'entends des bribes de sa conversation, des plaisanteries plates et qui ont couru le monde, des compliments nauséabonds qu'elle écoute avec placidité. Les femmes sont toutes les mêmes. J'avais cru celle-ci plus intelligente, plus fière que les autres. Je m'étais trompé, évidemment. J'aurais dû faire comme cet imbécile, lui dire qu'elle est belle — ce qui n'est pas vrai; — qu'elle est éblouissante d'esprit — ce qui est faux. Ce qui est vrai, c'est qu'elle cause agréablement lorsqu'elle ne se trouve pas à côté d'un triple idiot comme l'homme à la moustache cirée; mais elle ne cherche nullement à faire de l'esprit, ce dont je lui sais gré... Oui, j'aurais dû lui mentir effrontément au lieu de la traiter comme une créature raisonnable. J'ai toujours considéré la flatterie envers une femme réellement distinguée, comme une insulte grossière. Evidemment, c'est moi qui ai tort.

Elle n'a pas l'air de s'amuser outre mesure, cependant. La voilà qui ouvre son livre. S'il ne comprend pas ce congé qu'on lui donne, c'est que, décidément, il ne veut pas comprendre.

Ce matin, nous avons échangé deux mots. Il m'a paru qu'elle se montrait plus réservée qu'hier. Je me le suis tenu pour dit.

Cependant, à plusieurs reprises, elle m'a regardé. Elle s'attendait peut-être à ce que le pliant où, avec une certaine ostentation, elle avait déposé son volume de Tauchnitz, pourrait me contenter. Je n'aime pas les trions.

Il fait triste. La brume de ce matin est devenue un brouillard intense; l'air est doux, la mer toute calme et blanchâtre, on semble voyager à travers une espèce de matière ouatée. Le sifflet strident, une sirène qui déchire l'oreille, retentit à des intervalles réguliers. Cela a quelque chose de singulièrement lugubre, comme une plainte surnaturelle au milieu d'un monde irréel. Nous devons approcher des côtes de l'Irlande; on redouble de précautions.

Et de ce brouillard sinistre surgissent devant moi les images désolées que je connais si bien. Le spectre du passé me hante; la vieille blessure que je croyais bien fermée se rouvre et saigne. Je suis triste, triste!

Pourquoi, en ce moment, ce passé se dresse-t-il ainsi devant moi, pourquoi?...

Ce 20 août.

Ma phrase a été coupée en deux brusquement, brutalement, et par quel effroyable choc!...

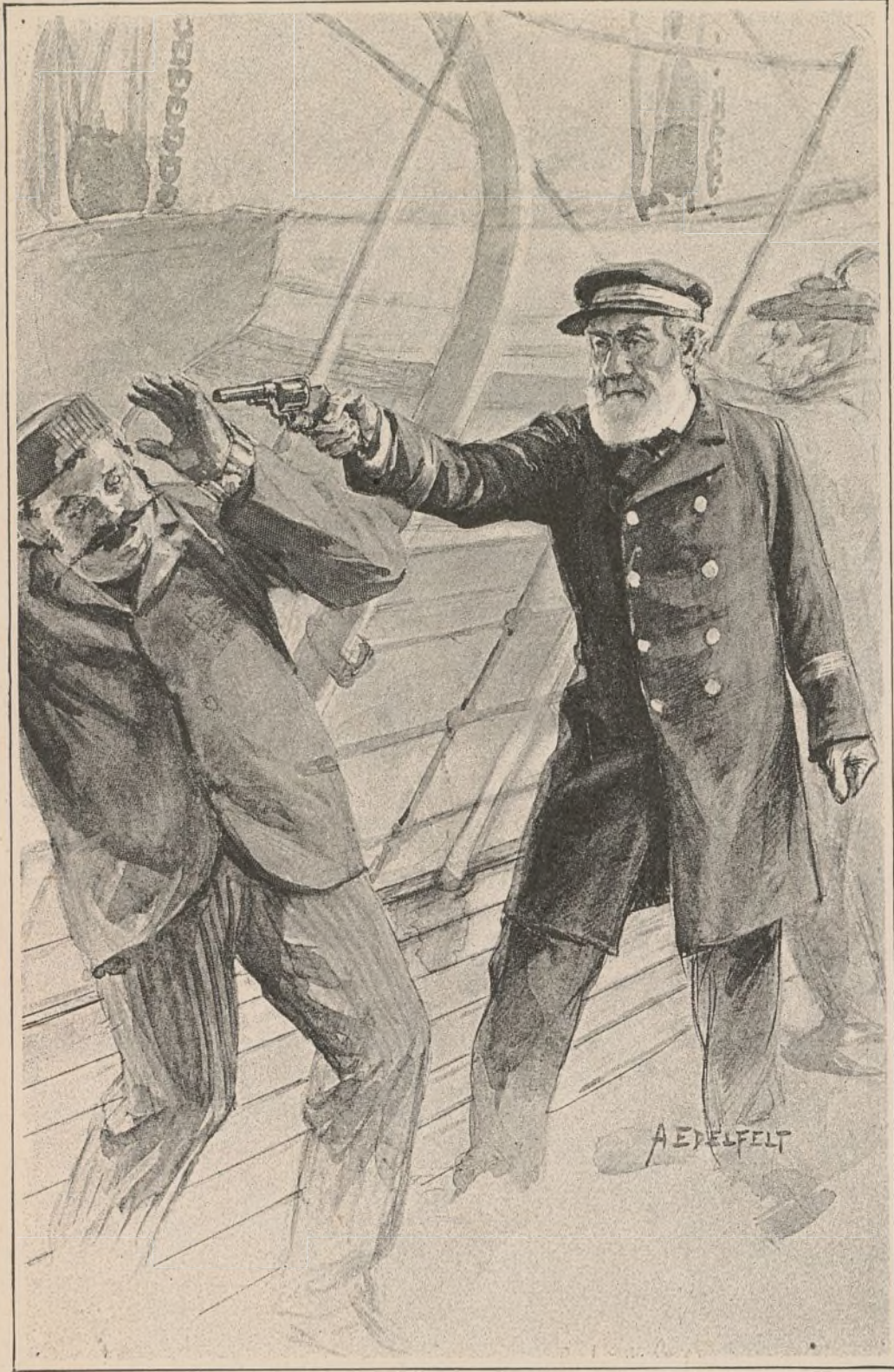
Il faut que je tâche de me rappeler, de revoir, de comprendre ce qui s'est alors passé en moi, en cet instant suprême où j'ai vu la mort de si près.

Mes pensées étaient perdues au loin; je ne songeais plus ni à l'endroit où je me trouvais, ni même à madame Deraysme et à son agaçant amoureux qui, tout en lui permettant de lire, restait auprès d'elle, imperturbablement. Il fumait une cigarette et dégustait un *sherry-cobbler*.

Puis, en un instant, le verre lui est tombé des mains, madame Deraysme s'est levée d'un bond; tout autour de nous des gens effarés se serraient les uns contre les autres. Notre vaisseau s'était heurté avec un choc affreux à quelque chose — on se demandait à quoi. Le brouillard nous enveloppait, nous semblions perdus dans des nuées blanches qui, mystérieusement, nous étouffaient. Puis, bien vite on comprit. La mort, toute proche, nous regardait

tous. Dans le brouillard traître on avait touché sur un roc ; le bâtiment, comme une chose humaine blessée, cherchait à fuir, à se soulever, et ne le pouvait pas.

Les familles, d'instinct, cherchaient à se réunir pour mourir ensemble. Une jeune fille qui m'avait parfois irrité avec ses airs triomphants, sa casquette de garçon, sa cour qu'elle menait à la



baguette, passa devant moi, rapide comme un éclair ; presque de suite je la vis reparaitre avec sa mère malade ; puis la jeune fille, la soutenant de ses deux bras, l'embrassa ; toutes deux, immobiles, attendaient. Je vis sur le visage de plusieurs une angoisse indicible ; ils cherchaient les êtres aimés et, dans la foule, ne les trouvaient pas.

Il n'y eut presque pas de cris. M. de Mirbon faisait exception. Hurlant, il se précipitait à droite, à gauche, suppliant qu'on le sauvât. Je ne sais comment je me trouvai à côté de madame Deraysme ; elle me donna la main, sans un mot, et leva sur moi ses beaux yeux. Elle était très pâle, mais calme.

Alors, nous vîmes un spectacle extraordinaire, d'une beauté sauvage. Subitement le brouillard se leva comme un voile, ou plutôt comme se lève un rideau sur une apothéose de féerie. Inondés d'un soleil radieux, des rochers hérissés, noirs par endroits, recouverts ailleurs de lichens verts, superbes dans leur désordre tourmenté, nous apparurent. Nous étions échoués sur la côte d'Irlande. Si, par hasard, il y eût eu quelques vagues, rien au monde ne nous eût sauvés : nous nous serions brisés ; pas un seul d'entre nous peut-être n'eût échappé. Et cependant le

spectacle était d'une beauté telle que, malgré tout, on le regardait comme fasciné. Puis, de nouveau, le brouillard se reforma, nous prit et nous garda.

On commençait pourtant à reprendre ses esprits. Les officiers, tout en donnant des ordres rapides, rassuraient les passagers. Grâce aux cloisons étanches on avait pu empêcher l'invasion de l'eau. Avec un ordre admirable, la manœuvre des canots fut exécutée par les matelots. Tout fut prêt en quelques minutes pour l'embarquement, en cas d'urgence ; et cela sans hâte apparente, en silence. Le calme des officiers rassurait, leur courage raffermissait le courage des autres.

Dès que le premier canot fut prêt à être lancé, l'homme à la moustache se précipita, il voulait à tout prix arriver au canot, s'y cramponner. Le capitaine se trouvait à portée ; il s'avança et, le plus tranquillement du monde, il sortit un revolver de sa poche et ajusta le Mirbon.

« Monsieur, si vous faites un pas de plus, je vous brûle la cervelle. »

Le lâche, le seul lâche de toute cette foule où se trouvaient tant de femmes, alla s'écrouler sur un banc, livide de peur.

Alors, subitement, je revis une scène à laquelle j'avais assisté dix ans auparavant. On m'avait, je ne sais plus comment, entraîné dans un tripot d'assez louche apparence. Le feu prit à des rideaux ; ce fut une panique, et je vis encore le croupier bousculant les joueurs, criant, se précipitant vers la porte. Ce croupier n'était autre que M. le comte de Mirbon. Seulement, il avait alors plus de cheveux et moins de particule.

Tout se passa plus rapidement que je n'ai pu le raconter. Le brouillard, moins épais qu'auparavant, nous laissait apercevoir la vague silhouette des rochers menaçants. Lentement, presque imperceptiblement, l'énorme bâtiment, obéissant à une savante manœuvre, se souleva, secoué comme d'un tremblement ; il bougea, il recula, il se dégagea. Puis les rochers nous semblèrent s'éloigner, fondre, disparaître dans la brume blanchâtre.

« Nous sommes sauvés. »

En disant ces mots à madame Deraysme, je m'aperçus que je lui tenais encore la main. Si nous avions péri, nous aurions sombré ainsi ensemble.

« Merci, fit-elle, vous m'avez donné du courage. »

— Vous n'aviez pas besoin qu'on vous en donnât. Vous avez été très crâne.

— Ne croyez pas cela. J'ai eu très peur. J'aime la vie quand même. Et puis... mais pourquoi vous montrer mes faiblesses ? — et puis cela me faisait de la peine de penser que je ne serais guère pleurée. Je n'ai plus de parents... personne. Des amis, oui. Ils auraient dit : « Pauvre petite femme ! » et puis ils auraient été dîner en ville tout de même... Souvent, au milieu de la nuit, quand je pensais à notre bateau environné de cette immensité d'eau, perdu en plein Océan, cela me semblait comme une image très agrandie, très noble, de ma pauvre petite vie perdue dans la foule. Alors, je pleurais.

— Vous aviez à bord quelqu'un qui ne demandait qu'à vous consoler, à ce que je crois. »

Madame Deraysme jeta un regard vers le misérable qui, sur son banc, commençait à relever la tête, voyant, qu'après tout, l'on n'avait pas sombré, et comprenant que, sans doute, en usant de mille précautions, on arriverait à bon port. Ce regard de femme était chargé d'un mépris tel, d'un si profond dégoût, que toute parole devenait superflue. Une femme, bonne comme celle-ci, pardonne bien des faiblesses, bien des défaillances ; mais la lâcheté, elle ne la pardonnera jamais.

Le piteux sire cependant chercha à se rapprocher. Je lui dis :

« Je vois, monsieur le croupier, que vous craignez l'eau autant que le feu. Gare à vous ; vous ne mourrez que de mort violente. »

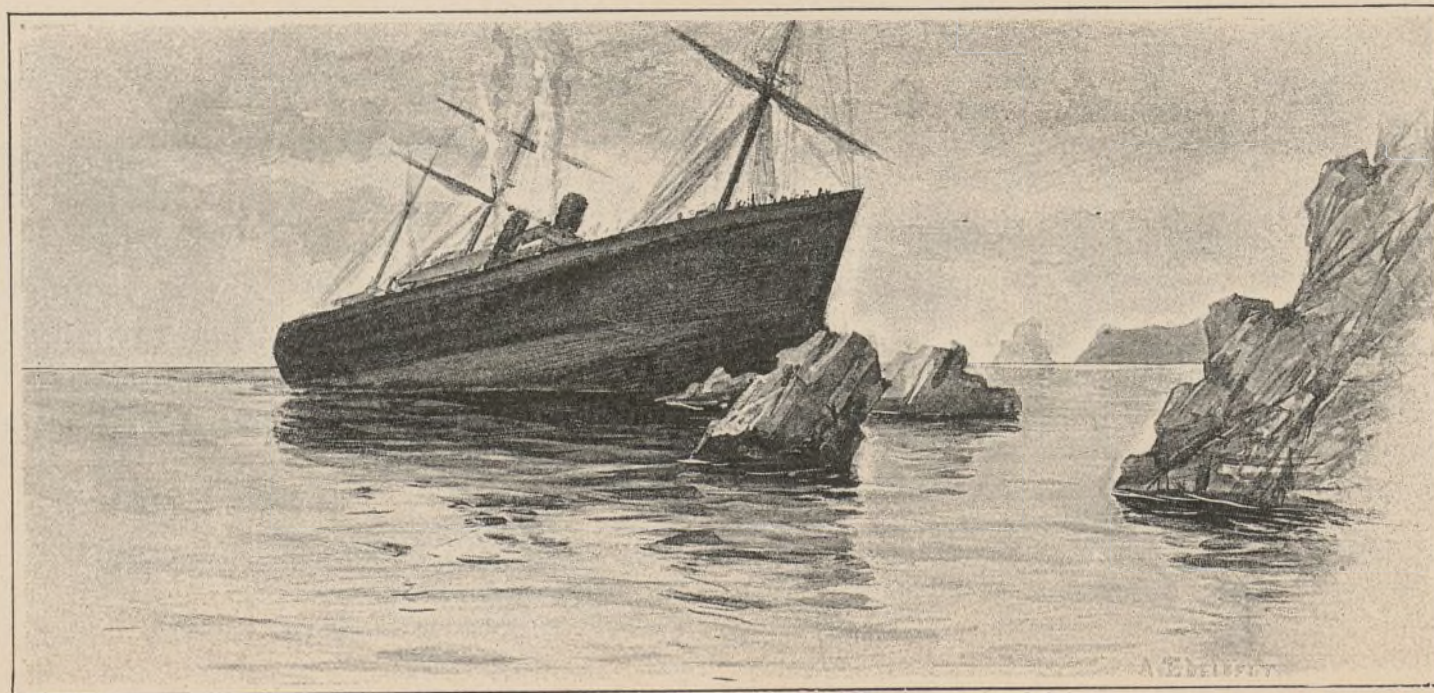
Je ne sais comment il fit, mais il disparut si rapidement qu'il sembla fondre, se dissiper en vapeur, se mêler au brouillard.

Avant de descendre à terre, je demanderai à madame Deraysme la permission de l'aller voir à Paris. Elle ne me la refusera pas, j'en suis certain.

Et alors... qui sait ?

JEANNE MAIRET.

(Illustrations de A. Edelfelt).



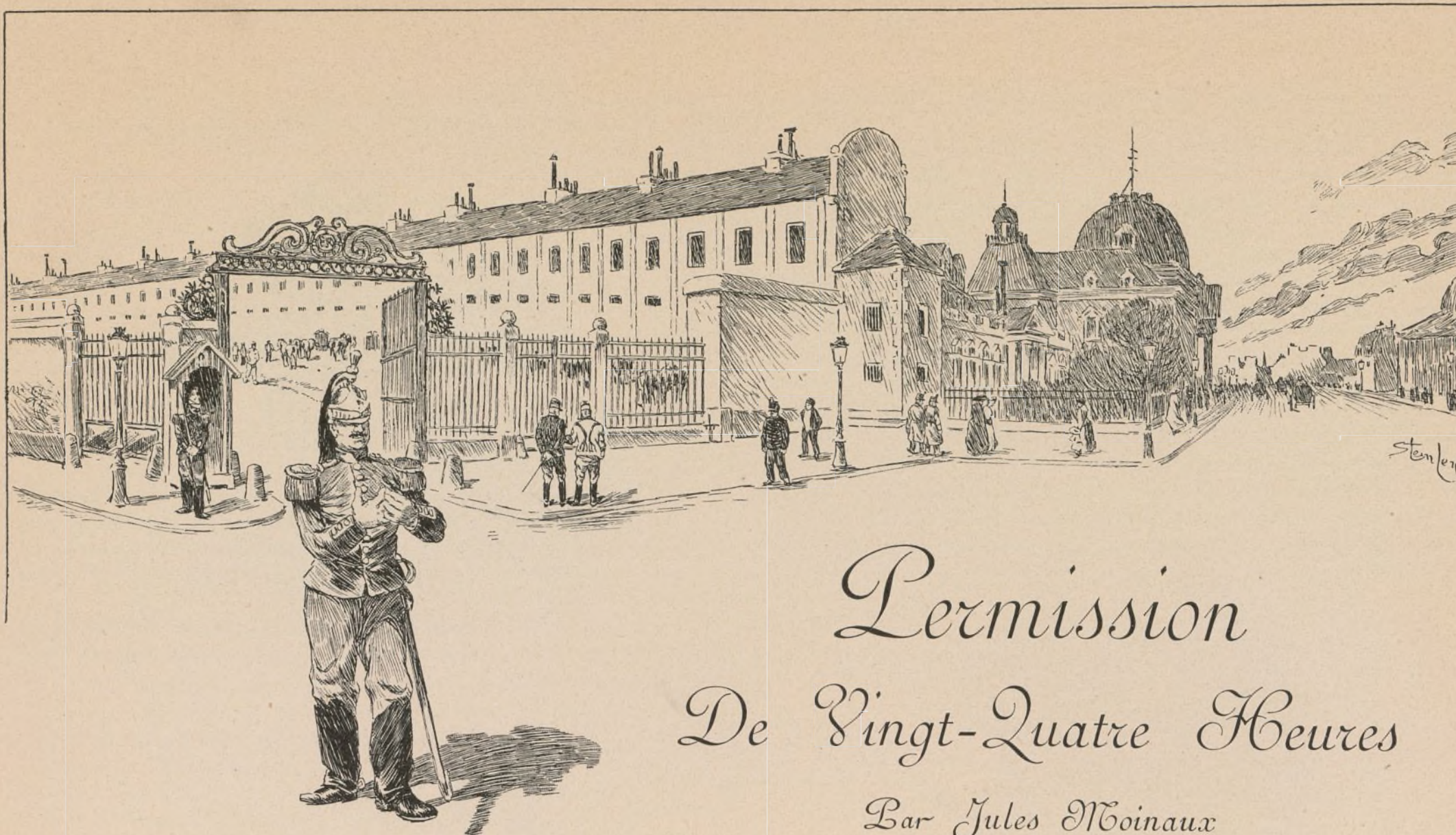
VICTOR GILBERT



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction]

LA FÊTE DE PAPA

Ayuntamiento de Madrid



Permission De Vingt-Quatre Heures

Par Jules Moineaux



QUAND je vous aurai appris que le cuirassier Lafrite avait la permission de vingt-quatre heures et dix francs dans sa poche, vous vous direz : « Voilà un cuirassier qui a prémédité une de ces noces !... Car enfin, pour demander une permission de vingt-quatre heures... »

Ce n'est pas une raison ; la preuve c'est que Lafrite n'avait rien prémédité ; il avait reçu dix francs de sa famille, voilà tout. Quant à sa permission, il pensait : « Un cuirassier qui a dix francs, vingt-quatre heures et son prestige, peut

s'en fier au hasard du soin de la lui bourrer d'agréments variés. »

Et c'est sur cette foi qu'il sortit de la caserne avec la démarche et le visage triomphant d'un troupier assuré d'une de ces bordées qui comptent dans la vie militaire.

Sur le seuil de la porte, il s'arrêta, indécis, regarda à droite, puis à gauche, fit un pas de ce côté, changea d'idée, parut pencher pour la droite, et enfin se décida pour la gauche, sans plus de raisons qu'il n'en eût eu pour le côté opposé. La vérité est qu'il ne savait où aller.

En pareil cas, on va généralement devant soi ; il alla donc devant lui, ce qui, forcément, le menait quelque part ; cela le mena d'abord sur la place Vendôme. Il s'arrêta devant la colonne, fut fier d'être Français en la regardant ; mais l'ascension de ce monument ne pouvait entrer dans le programme des réjouissances d'un cuirassier en position de s'offrir un de ces tours de cadran dont les défenseurs de nos foyers ont si rarement la perspective. Il passa donc devant le trophée de nos gloires, jeta un regard compatissant sur le factionnaire du commandant de place, gagna la rue de Rivoli, se demanda s'il devait la descendre ou la monter, et comme ça lui était égal, il prit sur sa gauche, arriva à la statue de l'amiral Coligny, et demanda à un vieux monsieur qui examinait la victime de la Saint-Barthélemy :

« S'il vous plaît, Monsieur, qu'est-ce que c'est que ce particulier-là ? »

— C'est Coligny, mon brave, répondit le vieux monsieur.

— Coligny ! Ce cocher de fiacre dont j'ai beaucoup entendu parler, qu'avait assassiné son bourgeois ? »

Il confondait avec Collignon.

Sur ce, il entra chez un marchand de vin et se fit servir un petit verre, en se demandant, à propos du vieux monsieur qui se tortait : « Qu'est-ce qu'il a à rire, cette vieille chabraque ? »

Son petit verre avalé, notre cuirassier, sans intention et même sans s'en apercevoir, revint sur ses pas, ce qui le conduisit aux

Champs-Élysées ; là, il aperçut une bonne d'enfants assise seule sur un banc et un bébé sur ses genoux. Il s'approcha du banc, adressa à la bonne un de ces sourires niais particuliers aux imbéciles qui ne savent que dire, s'assit, chercha une entrée en conversation, la trouva, et le dialogue suivant s'engagea :

« Mademoiselle... voilà un temps qui... que je n'en mettrais pas la main au feu... Vous me direz que si il se débarbouille, il fera peut être beau après, mais que s'il ne se débarbouille pas, il pleuvra peut-être.

— Pour sûr, affirma la bonne.

— Après ça, continua Lafrite, on a vu des fois qu'il se débar-



bouille ou qu'il ne se débarbouille pas, que ça n'y fait tout de même rien.

— Pour sûr.

— Pour ce qui est de moi, ça m'embêterait ferme, tout de même, qu'il pleuvasse, vu qu'étant en permission de vingt-quatre heures...

— Ah ! oui, alors.

— Et, de la pluie, il n'en faudrait pas.

— Ah ! non, alors.

— D'autant qu'en ce moment, ayant votre charmante conversation, s'il venait de la pluie, ça me priverait de votre aimable présence.

— Ah ! oui, alors. »

Sur ce ton-là, ça pouvait aller longtemps sans que les affaires de notre cuirassier en fussent plus avancées, il prit donc une autre voie, et le bébé le regardant avec de grands yeux étonnés :

« Ah ! ah ! dit-il, c'est le petit bourgeois ? Il est rudement gentil, tout de même.

— Pour sûr.

— C'est-i-vous, des fois, que vous êtes sa nourrice ?

— Ah ! non, alors, il a deux ans.

— C'est que m'étant laissé dire que c'était une profession qui rapporte pas mal... et... (ici, Lafrite esquissa un sourire extrêmement malicieux) quand on a... comme vous... des avantages... heu... de la nature... qui... je m'étais fait la supposition que vous en étiez une. »

La bonne baissa les yeux sans répondre, et notre cuirassier continua :

« Alors, qu'est-ce qu'on le nourrit, le petit bourgeois ? »

— Tiens ! il mange de la bouillie... comme vous quand vous étiez petit.

— Je m'en rappelle plus... Ah ! du bouilli, par exemple... oui... Ah ! là là... tous les jours... Vous me direz que c'est plus nourrissant pour l'armée... Et quel état qu'on en fera, du petit bourgeois ?

— Ah ! ben, alors... on a le temps.

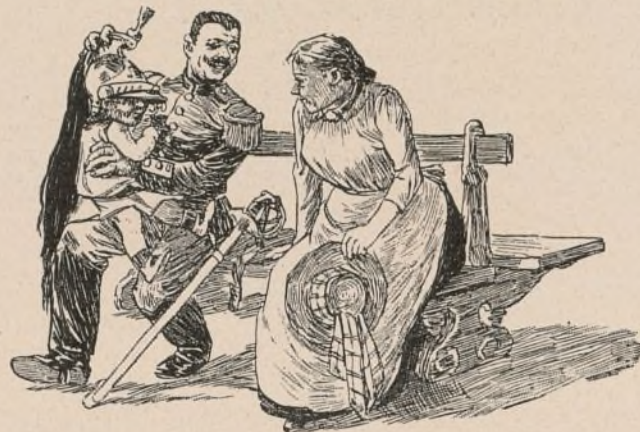
— Moi, dit Lafrite, j'en connais un bon, d'état, et avantageux... que j'ai toujours désiré de l'être ; c'est marchand de bouchons.

— Ah ! oui, alors... et puis ça fait une jolie boutique. »

Lafrite saisit l'à-propos :

« Ah ! certainement, dit-il, une jolie boutique... avec une épouse... très aimable... comme qui dirait vous... et un petit môme gentil comme celui-là. »

Et le bébé tendant la main pour saisir la crinière du casque du cuirassier, celui-ci prit le petit bonhomme sur ses genoux, retira son casque et l'en coiffa, en accompagnant cette farce d'un gros rire partagé par la gardienne du marmot.



A ce moment un tumulte se produisit, une foule courait vers une voiture lancée à grande vitesse.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda la bonne.

— C'est monsieur Yves Guyot qui va inaugurer un chemin de fer, lui répondit-on à la hâte.

— Oh ! dit-elle, moi qui ne l'ai jamais vu !... Gardez donc un peu le petit ; je reviens tout de suite.

— Allez ! allez ! dit Lafrite. J'aime beaucoup les enfants, soyez tranquille. »



Une bousculade se produisit dans la foule de curieux désireux de voir le ministre ; une femme fut renversée, piétinée, relevée évanouie et portée dans une pharmacie ; c'était la bonne qui avait confié l'enfant au cuirassier.

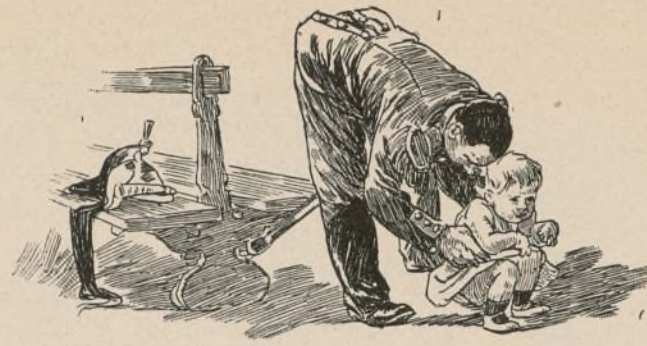
Deux heures s'étaient écoulées depuis son départ, et Lafrite, dont la physionomie trahissait une inquiétude toujours croissante, promenait autour de lui des regards éperdus, fous ; l'en-



fant s'était mis à crier, il l'avait bercé, aux rires ironiques des passants. A ce soin, avaient succédé des soins plus intimes ; puis le mioche avait recommencé ses cris. Le cuirassier, alors, trépi-gnant dans une agitation plus facile à comprendre qu'à décrire, murmurait : « Mais qu'est-ce qu'il y a, qu'elle ne revient pas ? Mais qu'est-ce qu'il y a ? »

La marchande de sucre d'orge installée près de là et à qui il

avait confié sa position critique, lui avait dit qu'on voyait, à chaque instant, des coquines de mères abandonner leurs enfants,



et Lafrite affolé, de répéter : « Mais qu'est-ce que je vas devenir avec un enfant sur les bras ? »

Et sur le refus de la marchande qui avait déjà six enfants, de se charger d'un septième, le malheureux cuirassier, doué d'un cœur sensible, de gémir : « Je ne peux pourtant pas le laisser là, ce pauvre môme... l'emporter, qu'est-ce que j'en ferai ? Me voilà bien... Ah ! là là... là là ! »

Le moutard continuant à crier, notre cuirassier lui acheta un sucre d'orge, puis l'enfant calmé, il l'emporta aux regards étonnés des promeneurs.



Une foule s'était formée autour d'un physicien en plein vent ; Lafrite s'en approcha et dit au bébé : « Ah !... tu vas voir le Monsieur, comme il fait des jolis tours ! Tiens, la bouboule ; tu vas voir, elle va s'en aller ; regarde... Ah ! elle n'y est plus !... Tu vas voir, elle va revenir... Coucou !... ah ! la voilà !... C'est joli, ça, hein ? »

« Messieurs et dames, dit l'escamoteur, ceci n'est rien ; je me charge, moi, à vos aimables regards, d'escamoter un enfant.

— Voilà ! cria Lafrite. »

Et il se dit : « Comme ça fait mon affaire ! »

Le physicien prit l'enfant, le couvrit d'un grand morceau d'étoffe : « Partez ! jeune homme ! » ordonna-t-il ; aussitôt il retire le morceau d'étoffe, l'enfant avait disparu. Lafrite poussa un soupir de soulagement, et il s'éloignait, lorsque l'escamoteur lui cria : « Eh ! militaire !... un moment ! Le tour n'est pas fini ». Puis replaçant son morceau d'étoffe : « Revenez, jeune homme ! » cria-t-il, et le jeune homme reparut aux applaudissements de l'aimable société.



Lafrite, désespéré, saisit la crinière de son casque, croyant s'arracher les cheveux, prit le mioche et le plaça sous son bras, comme les maçons y mettent leur pain, et il se demandait de nouveau ce qu'il allait en faire, lorsqu'un orage qui menaçait

depuis quelque temps éclata tout à coup et dispersa curieux et promeneurs ; Lafrite, toujours sensible, mit son casque sur la tête du bébé, ainsi couvert jusqu'aux épaules, et prit sa course, pataugeant dans la boue, éclaboussé par les voitures, ahuri par les cris du petit bonhomme englouti sous sa coiffure guerrière.



Une boutique de marchand de vin s'étant présentée sur son passage, l'infortuné cuirassier s'y précipita, délivra son petit compagnon du casque qui l'étouffait et l'apostropha : « Ah ! ça ! est-ce que tu ne vas pas te taire ? Vingt nom d'un chien !... Comment, je t'emporte, je te paye du sucre d'orge, je te fais voir l'escamoteur, et tu gueules comme un âne ! Est-ce que je te connais, moi, galopin !... Tu es un petit malheureux, un enfant perdu ; si j'ai soin de toi, c'est que je le veux bien... parce que j'ai bon cœur ; mais je ne te dois rien. »

Puis voyant entrer un individu armé d'un parapluie crevé :

« Tiens, Boucleux ! fit-il.

— Ah ! Lafrite ! » répondit le nouveau venu.

Boucleux était un ancien camarade de régiment, de la dernière classe libérée.

« C'est à toi, ce bonhomme-là ? demanda-t-il.

— A moi !... Tu ne voudrais pas. »



Et Lafrite conta l'affaire à Boucleux et lui exposa son embarras. « Et dire, ajouta-t-il, que j'ai dix francs et permission de vingt-quatre heures !... et que voilà déjà la moitié de ma permission passée comme tu vois... Jolie partie de plaisir !

— T'as dix francs ?

— Oui, j'ai dix francs.

— Sors-les un peu voir. »

Et quand il les eut vus :

« C'est tout ce que tu paies ? demanda-t-il.



— Fais servir ce que tu voudras, » répondit Lafrite en berçant le petit braillard.

Des clients entrant à ce moment et paraissant décidés à aller boire dans un établissement plus calme, le cabaretier servit les deux amis dans son arrière-boutique où il n'y avait personne.

Pendant que Boucleux emplissait les verres, le cuirassier

faisait des efforts dignes de la plus tendre mère pour calmer le bambin, lui montrant le monsieur qui verse du bon lolo rouge, puis lui racontant des farces de troupier, le chatouillant, le berçant avec accompagnement de la chanson :

Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Tantôt, peut-être ; mais, pour l'instant, il n'y paraissait pas disposé.

« Il a soif, ce pauvre moutard, dit Boucleux ; si on lui faisait boire un peu de vin.

— Du vin ?... fit le bon cuirassier. Oui... un peu... mais avec du sucre. »

Il fit alors apporter du sucre, en mit fondre un morceau.

« Attends ! dit-il. Tu vas avoir du bon nanan ; vois-tu ça !... C'est pour mon petit garçon. Ah !... ça va être bon !... Tiens !... tiens, mon petit ! »



Et Lafrite, comme dans la chanson de Pierre Dupont,

Lui donne à têter dans un verre.

Et les deux hommes de rire de l'avidité avec laquelle leur petit compagnon suçait ce que les vieux chansonniers appellent un *rouge bord*.

« A ta santé ! » dit Boucleux en présentant son verre à Lafrite.

Mais Lafrite, pour trinquer, avait besoin de la main employée à faire boire l'enfant, et celui-ci, à chaque tentative de retrait de la main qui lui versait le doux breuvage, protestait bruyamment. Le brave Lafrite dut donc laisser son ami boire seul, jusqu'au moment où le nourrisson de Bacchus, sous l'influence du bon lolo rouge, eut fermé ses paupières alourdies et retiré ses lèvres du verre. Les deux amis, alors, purent trinquer, fumer et converser à l'aise.

Ils épuisèrent, deux heures durant, leur stock d'inepties et le contenu de quatre litres et de deux carafons, ce qui les mena jusqu'à la nuit.

A ce moment, les sons lointains d'un orchestre exécutant des valse et des polkas vinrent charmer leurs oreilles.

« C'est le bal du *Lapin borgne*, dit Boucleux. Si nous y allions.

— Ça va », dit Lafrite lancé par les libations généreuses.

Aussitôt il frappa sur la table, paya sept francs cinquante au garçon venu à son appel, prit sur son bras le moutard endormi, et ronds comme des boules, gais comme des pinsons, nos deux lurons sortirent, titubant et riant comme deux petites folles.

L'entrée au bal du *Lapin borgne* d'un cuirassier portant un enfant, excita une rumeur bientôt apaisée par les rires du bébé que le bruit avait réveillé et que les sons des instruments, le



mouvement des danseurs et aussi le verre de vin sucré, avaient mis en gaieté. Une grosse mère le prit sur ses genoux ; les deux

nouveaux venus, alors, purent exécuter diverses danses nationales inconnues de nos aïeux, et se désaltérer consciencieusement entre chacune d'elles.

Dans un élan de fraternité, ils troquèrent quelques objets d'accoutrement et s'en affublèrent : Boucleux coiffa le casque et ceignit le sabre de Lafrite, lequel prit la casquette et le parapluie de Boucleux, et nos deux farceurs exécutèrent, dans cette tenue, un nouveau quadrille qui mit le comble à la gaieté générale.

Mais le cuirassier n'ayant plus le sou pour renouveler les consommations et payer les cachets de danse, le maître du bal éprouva tout à coup une indignation tardive et professionnelle contre les deux ivrognes amenant au bal un pauvre enfant qui serait bien mieux dans son lit, et il les expulsa.



Ils sortirent en continuant dans la rue une chorégraphie accompagnée, par eux, de cette chanson de troupier :

Quand les godillots vont en avant,
Ca s'arrang' de manière
Qu'un pied reste toujours devant,
Devant c' lui qu'est derrière;
A la jambe droite, on met du foin,
A la jambe gauche, on met d'la paille,
Et, des plus crétins, le moins qui vaille,
De connaitr' sa droit'n'a pas besoin.
Foin! Paille!
Foin! Paille!
Comme un ange, il marque le pas :
Foin! Paille!
Foin! Paille!
C'est comme ça qu'on fait de jolis soldats.

Et à chaque gambade, ils faisaient jaillir des gerbes de boue qui les éclaboussait des chevilles jusqu'aux cheveux. Et ils riaient, comme jadis les Dieux d'Homère, du rire desquels ont hérité, dit-on, les bossus.

La gaieté du cuirassier fut arrêtée net à la vue d'un officier de son escadron, dressé devant lui et qui l'examinait à la lumière électrique d'un candélabre.

« V'êtes propre, dit l'officier en le toisant; v'êtes mis boueux? C'reur d'égout? V'dangeur? »

Lafrite, subitement dégrisé, la main ouverte à la hauteur de l'œil, balbutiait :

« Mon lieutenant...

— V'z'avez une casquette? Un parapluie? Jolie tenue! Prêtez vot' casque et vot' sabre à un pochard?... »

— Mon lieutenant, je...

— V'allez rentrer au quartier; v'z'aurez d'nouvelles du colonel, d'main matin! »



Et l'officier s'éloigna.

« J'y suis de mes vingt jours de prison », gémit l'infortuné cuirassier en reprenant son sabre et son casque.

En recevant, en échange, sa casquette et son parapluie, Boucleux, avec le manque d'égards dus à un camarade qui n'a plus de quoi régaler, lui dit :

« Aussi, quand on est soldat français, c'est dégoûtant de se donner des cuites comme la tienne et de déshonorer son uni-



forme; que tu me fais honte qu'on me voie dans ta société. Tiens, v'la ton gosse. Bonsoir! »

Cet homme n'avait pas la reconnaissance des litres.

Lafrite, abasourdi de tant d'ingratitude, prit le bambin et arriva à la caserne en continuant à se demander ce qu'il allait faire du petit abandonné. Une exclamation de joie le tira de ses réflexions; il regarda qui l'avait poussée; c'était la bonne des Champs-Élysées. Elle avait retenu le numéro matricule de son voisin de banc, et elle attendait, éperdue, à la porte du quartier, la rentrée du permissionnaire.

Tel fut l'emploi des dix francs et de la permission du cuirassier Lafrite.

JULES MOINAUX.

(Illustrations de Steinlen.)

